

L'écoute sensible : un bain de sens

A Introduction

La conscience humaine est un sentiment métaphysique, celui d'affronter seul la sensation que personne d'autre que moi ne peut apporter une réponse aux problèmes que je rencontre dans ma vie, personne d'autre ne pouvant en être responsable. Cette solitude intérieure, ce sentiment que je suis seul à tracer mon chemin, que je suis ma propre boussole, s'impose à tous; les épreuves que la vie inflige faisant tomber tous les faux-semblants. Cette capacité d'adaptation au mouvement inexorable de la naissance à la mort, source de la philosophie, de la création artistique et des voies spirituelles, doit être considérée comme le reflet de la plasticité psychique et fonde les assises de l'identité individuelle. Mais alors que l'individu affronte la finitude de la vie, qu'il soit malade ou soignant, comment peut-il faire face à cette interruption? Et quand on est soignant comment affronter son impuissance, en étant un compagnon authentique de celui qui est confronté d'une autre façon que soi-même, à sa finitude? « *Le geste ne devient pleinement soin que dans la manière dont il est habité, et le soin ne devient total que dans ses effets de relation et de réunion; au cœur du soin se tiennent l'offrande de soi et la rencontre de l'autre.* » <1> (p. 198). En tant que médecin généraliste accompagnant des personnes blessées par la vie, je suis souvent confronté à cette rupture aussi c'est dans l'Évangile et l'oraison silencieuse, ainsi que le faisait mère Térésa qui y trouvait son ressourcement dans l'accompagnement des mourants, que je trouve mes appuis, la science médicale étant de peu de secours lorsqu'on est confronté au néant.

J'ai voulu mieux comprendre les mécanismes psychologiques inhérents à la gratuité d'une rencontre avec soi-même, dans le silence, où « *se cache un puissant pouvoir d'observation, de clarification et de concentration sur les choses essentielles* », comme le souligne le pasteur D. Bonhoeffer. <2> (p. 72) ou avec un autre pour qui la médecine n'a pas de « solution toute-faite ». La prière comme l'accompagnement à l'aveugle étant un cheminement de remise en cause radicale où aucun point de repère ne vient soutenir l'action, mettant ainsi à nu une pauvreté intrinsèque de soi, qu'il faut savoir affronter sans s'effondrer. En entretien clinique, c'est une approche paradoxale en regard de la vision classique médecin-malade, pétrie de morale (cf, le code de déontologie des médecins) où celle-ci aboutissant le plus souvent sur une maîtrise, fréquemment technique, de la démarche professionnelle évite le plus souvent au praticien une angoissante confrontation au néant. En dehors de ce cadre balisé, il me semble intéressant d'analyser qu'elle peut être la valeur thérapeutique d'une rencontre gratuite, par nature sans trame thérapeutique préalablement construite, mettant à nu son ignorance et laissant finalement place seulement à sa finitude.

Quelle peut être la portée d'un acte de soin, lorsque le champ de l'interaction médecin-malade est strictement délimité à celui de la réparation d'organes, eux-mêmes, accessibles de façon contrôlée par la technique, les seules limites étant celle de la technologie ou de la modélisation scientifique ? Même si cela ressemble à un acte moral, le symbolisme de l'examen, un instrument permettant d'éviter la mort, attestant du bien fondé de sa réalisation, en est-ce encore un lorsque les difficultés inhérentes à toute relation humaine, par essence incontrôlable, sont occultées au nom de la rigueur scientifique? C'est ainsi que l'EBM (Evidence Base Médecine ou médecine fondée sur des preuves) est « *devenu le GPS¹ des experts toutes disciplines confondues, alors qu'au bout de la chaîne, c'est*

¹ GPS Global position Système: système de géo-localisation par satellite

bien le patient et son généraliste qui se trouvent confrontés à la réalité, la vraie vie, comme l'on dit maintenant; une rencontre construite au fil d'une relation humaine. » <3> Si ce GPS peut délivrer le médecin de ses scrupules, le cadran attestant de manière certaine ce qu'il doit faire, ses indications sont-elles à considérer comme l'expression de la seule vérité du problème thérapeutique que le médecin doit résoudre? Que doit-il donc faire en particulier quand le cadran est silencieux? Abandonner le malade à son sort, ce qui pourrait sembler pourtant moralement juste: se déclarer incompétent lorsqu'on n'a pas de réponse scientifiquement éprouvée... Ces boutades pour pointer le fait que lorsqu'on occulte la fragilité psychique bilatérale, celle du malade n'étant analysée que derrière l'écran d'un GPS, celle du médecin étant mise de côté lorsqu'il n'est que technicien, on vide la médecine de son essence même qui est le soulagement de la souffrance.

Il est intéressant de remarquer qu'au point de vue national, dans un schéma analytique intégrateur de la souffrance humaine, des unités dédiées aux soins palliatifs dans les hôpitaux ont été créées. Structures dans lesquelles les enjeux de la rencontre humaine, et, particulièrement, ses difficultés, dans un contexte psychologiquement très difficile, pour ne pas dire insupportable, sont au premier plan. C'est une redécouverte de la faiblesse humaine, délaissée du champ scientifique, il y a encore une dizaine d'années par les médecins hospitaliers qui avaient l'habitude d'éviter de rentrer dans la chambre des malades condamnés: « *Puisque il n'y a plus rien à faire, plus rien à dire, pourquoi entrer? C'est tout de même plus cohérent de s'occuper de ceux qui ont une chance de s'en sortir!* » <4> (p.48) Comment le médecin peut-il faire lorsqu'il est confronté à une situation que sa science ne vient pas résoudre? Voilà les vrais enjeux de la médecine, et, plus généralement, de la vie. Que le malade doive accepter que son médecin puisse se tromper, c'est une chose acquise à la morale des médecins, mais ceux-ci peuvent-ils entendre qu'il leur faille aussi accepter d'exercer « sans filet », sans la garantie d'une théorie qui viendrait colmater leur peur de se tromper? C'est porteur de ces questions que j'ai voulu m'inscrire à cette formation et écrire ce mémoire.

B La dérive de la médecine occidentale

i La médecine platonique

Platon, au IV^e siècle avant JC, en établissant « *les fondements de la séparation du sensible de l'intelligible, sur notre rapport à l'expérience et la vérité, sur la base de la raison comme arbitre* » <5>, est à la source de la dualité, persistante de nos jours, entre le corps et l'esprit. Il pense la vérité comme indépendante de la pensée et du discours. Le monde sensible, auquel nous sommes attachés en raison de notre corporéité, est un monde ayant un faible degré de réalité en ce sens qu'il est peuplé de copies des idées intelligibles. Ces dernières constituent la vérité et cette vérité n'est pas une propriété de la pensée mais bien un autre être, un autre monde, le monde des idées. Chez Platon, la vérité ne s'accorde pas simplement avec la réalité: c'est elle-même qui est érigée en réalité, absolue, immuable, éternelle. C'est pourquoi huit siècles plus tard, St Augustin, philosophe marqué par le néo-platonisme l'incorporera à la culture chrétienne naissante en tant que précurseur de l'ascétisme. Devenu évêque à la fin de sa vie, il écrit « *Il faut empêcher que le corps ne dicte à l'homme sa conduite; c'est en ce sens qu'il faut accorder le moins d'importance possible à la vie sensible, la morale devant se méfier des penchants sensibles, tandis qu'il ne faut rien croire qui ne soit aussi vrai qu'une vérité mathématique!* » <6> Cette séparation fonde la frontière, caractéristique de notre culture, entre deux mondes opposés. D'un côté, l'anéantissement dont la mort (ou l'enfer) est une évocation juste, et, de l'autre, une vérité (le paradis, dans la pensée augustinienne) que l'on ne peut atteindre que par des renoncements sensuels. Ainsi, tout un chacun qui veut être en paix avec sa conscience, doit se méfier de ses sens, la vérité ne pouvant être atteinte qu'au prix d'un effort, celui de l'ascèse.

En médecine cette conception de la vérité ouvre la porte à une technicité qui prend l'ascendant sur la fragilité humaine considérée comme négative, l'abstraction de la raison constituant le critère de l'excellence; chercher à connaître les idées, ou formes intelligibles, supposant de se détourner des émotions, principe de perturbation et dégradation ontique de l'être. Il en est ainsi de l'EBM, les apparences étant trompeuses, il faut sans cesse piloter son action derrière un cadran, qui par nature insensible aux émotions, ne peut se tromper! C'est la conception scientiste de notre siècle que de croire, ou de vouloir croire, que les machines (ordinateurs) seraient plus performants, sinon plus intelligents - pour faire taire toute polémique sur le sens, de ce que serait ou ne serait pas « l'intelligence » - que l'humain. Ainsi l'on pourrait connaître toute chose en pleine vérité, c'est à dire dans la lignée de pensée de Platon, en maniant des idées parfaitement abstraites, les ordinateurs en garantissant en quelque sorte la pureté...

Si cette conception de la vérité en général, et en médecine en particulier, semble séduisante, force est de constater qu'elle s'adosse sur la terreur de faire une erreur d'appréciation! Le moindre grain de sable pouvant faire capoter toutes les certitudes, et parmi celles-ci celles qui fondent l'identité du médecin, lorsqu'il n'est que technicien! Cette peur étant révélatrice d'une relation de soi au non-soi marquée par la méfiance et le doute, ce qui pour C.G. Jung <7> est l'indice d'une carence psychique, celle « *de la névrotisation de l'homme par la déesse Raison* » (voir développements en annexe iii). Pour lui l'incapacité à l'introspection nourrit un clivage de l'homme en lui-même, c'est à dire une méfiance qu'il projettera inconsciemment sur son environnement, sans jamais réaliser que les imperfections qu'il y décèle sont l'ombre des siennes...

N'étant pas psychologue de formation je ne veux pas, ni ne pourrait du reste, rentrer dans des explications théoriques toujours polémiques, c'est pourquoi je me contenterais de pointer dans ce travail les analyses non contestables de quelques thérapeutes reconnus.

ii Contrôler la peur de se tromper

De mon point de vue, cette angoisse résonne en écho à celle du nourrisson lors de la constitution du MOI (voir annexe i), contrôler la peur de se tromper évoquant celle d'être vidé, dépossédé de son corps propre à l'analité, mais réduisant le schéma conceptuel de la relation à l'autre à une simplification dénaturante. L'opposition des contraires vérité/erreur, bien/mal, vie/mort, pureté/impureté, etc... <8> en étant une marque saillante. Les couples d'opposition étant caractéristiques de l'analité dans la communication, telles que les oppositions gentil/méchant, beau/laid, grand/petit, et par delà subjuguier/être subjugué, dominer/être dominé. En médecine elles débouchent sur un dualisme marqué par l'antagonisme du couple médecin savant/ malade ignorant.

Ainsi dans cette perspective, par le maniement de « pensées médicales absolument pures » (c'est à dire non entachées de la moindre erreur), le médecin platonique établit une relation binaire avec son patient, en symétrie du clivage moral bien/mal, évocateur symbolique de la frontière vie/mort. Agissant de la même façon archaïque que le nourrisson au stade anal, où le boudin fécal, comme les pensées épurées du médecin platonique, constitue un objet érotique consensuel entre le moi et le non-moi (la mère pour le nourrisson, le malade pour le médecin). Boudin fécal (ou actions médicales salvatrices) pouvant être offert dans le but de séduire et fonder le narcissisme de l'enfant (ou conforter celui du médecin platonique). Mais au prix d'une réduction de la perception de la réalité en deux polarités contraires: « *séduction/frustration de la mère, objet retenu (interne) / objet offert (externe)* » <8>. Ainsi se présenter au patient comme un sauveur potentiel c'est être en position de séducteur occultant la valeur d'une rencontre qui, de fait, n'aura pas lieu. Celle-ci, objet caché, c'est à dire interne, échange humain de cœur à cœur est remplacée par un objet externe, l'examen para-clinique. C'est une attitude fréquente de la médecine d'organe, le scanner, l'IRM, etc...

servant souvent de paravents pour que souvent le médecin puisse y refouler ses peurs. C'est le cas lorsque sa personnalité est clivée, ce que est fréquent chez les intellectuels, comme nous le verrons.

Le malade sous l'emprise de la séduction n'étant pas capable de comprendre qu'il a été frustré d'une rencontre, puisqu'on lui a sauvé la vie, du moins le croit-il! Il a été manipulé, au même titre que le médecin en se déguisant en sauveur, se manipule lui-même, occultant en cela ses propres failles narcissiques, qu'il devient dans l'incapacité même de faire émerger dans sa conscience. Pourtant, soigner, ce n'est pas être gentil, ni se présenter comme un sauveur mais donner une place à la personne. C'est le paradoxe de beaucoup de médecins: comment exercer la médecine alors qu'on ne rencontre son patient que derrière le cadran de son GPS? Soigne-t-on des malades, ou sa propre estime de soi par malade interposé? L'incapacité de beaucoup de médecins de lâcher prise d'avec leurs représentations erronées d'eux-mêmes, aculent leurs patients dans une grande souffrance psychique qui vient se surajouter à leur détresse!

Ainsi par exemple de mon aventure avec Monsieur S. Ce grand père porteur d'une maladie d'Alzheimer à un stade sévère, consulte un cardiologue pour dépister une éventuelle contre-indication au traitement de sa démence, mais ce dernier englué dans sa névrose préférera jouer au sauveur à sa façon. (voir son compte rendu de consultation en annexe ii) Sans doute est-ce de l'EBM de qualité (?) mais ce n'est pas du soin! La rencontre humaine, objet interne, est occultée, au profit d'une mise en scène démonstrative de la puissance du médecin, objet externe. Au final après avoir un temps cru miraculeusement, que leur père serait sauvé de sa démence par une opération cardiaque - alors que son généraliste s'était évidemment trompé de diagnostic – ses enfants seront obligés de revenir sur terre avec douleur... Sans compter que l'anesthésie générale qui eut été nécessaire, l'aurait à coup sûr envoyé encore plus vite au cimetière! Deux ans plus tard, le grand-père qui n'a jamais été essoufflé, si ce symptôme ne lui avait pas été suggéré par le cardiologue, vit toujours dans son appartement, mais pour ses enfants quelle poids supplémentaire ne le leur a t-on pas infligé gratuitement?

iii Quelle place à la parole échangée?

Le médecin est-il une table d'écoute qui enregistre une collection de signes cliniques comme un enregistreur mécanique, ou est-il aussi une personne qui écoute? Là est toute la question. *« Lorsque il y a une table d'écoute (quelqu'un qui est en train de nous juger) : nous ne pouvons plus trouver notre expression qui pourrait nous permettre de croître, mais en trouvant une écoute, je peux sortir de la dépression et de la situation où je m'opprime, faisant peser sur moi une oppression.. » <9> (p. 44)*

De quelle façon le médecin regarde t-il son patient? Est-ce un regard scientifique ou un regard humain? *« Ce premier comporte en lui-même une morale dont la rigueur est la principale vertu, mais il n'est pas pour autant éthique; il est même intrinsèquement an-éthique puisque la seule relation qu'il implique est une relation se déroulant spécifiquement dans le registre théorique entre un sujet connaissant et « un objet » se donnant à la connaissance ». <10> Si le médecin n'est « que savant » il n'a pas une relation fondamentalement différente avec le malade de celle que l'entomologiste peut avoir avec l'insecte. Il faut donc que la relation médecin-malade soit plus qu'une relation morale pour que d'elle naisse l'éthique: il faut que ce soit une rencontre. « Les ennemis les plus redoutables de la conscience éthique étant les règles morales. » <11>*

Pour être dans la maîtrise, il faut refuser d'ouvrir la porte du sensible, et particulièrement celle de la parole. *« L'être humain est avant tout un être de langage, de communication et de créativité » <12> (p. 18)* Entièrement symbolique pour Fr. Dolto, il s'ouvre à la relation par la parole (logos en grec).

« *Le logos c'est la parole qui parle, et cette parole nous parle, et fait que nous parlons (Héraclite). Mais c'est aussi l'attention à ce qui est dit, l'accueil de la parole c'est la capacité d'anticipation nécessaire à ce qui va être dit, pour permettre la compréhension de ce qui est dit. Elle ne naît que si il y a écoute; en fait, parler, c'est répondre à l'appel de la parole.* » <5> Une première solution pour éviter de tomber dans le piège du « sensible » consiste donc à éviter l'écoute; c'est, du reste, une constante comportementale de beaucoup de personnes, et, particulièrement, celles qui se présentent comme les plus vertueuses: celle de ne pas écouter. La seconde est de maîtriser la parole pour qu'elle ne déborde pas, mais alors, ce n'est plus de la parole: c'est de la communication. On communique: d'accord, c'est important, mais on ne parle pas. Le logos devient une raison calculante (Platon). C'est une parole raisonnée qui passe du côté de la précision, de la concision.

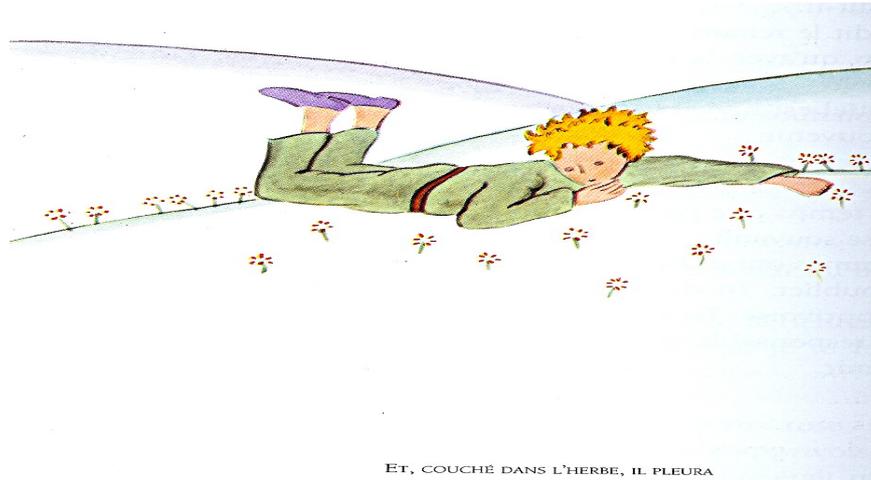
Le médecin aurait-il peur d'avancer sans une armure, supposée le protéger, tel son savoir scientifique? C'est pourtant là l'enjeu de l'attitude éthique: prendre acte de ses manques et lâcher-prise (de soi-même) car « *se laisser nourrir le cœur demande confiance, ouverture, réceptivité de l'instant, le corps bien ouvert, les mains libres, l'esprit dégagé. Le cœur se nourrit de la chaleur des autres comme les plantes de la lumière du soleil* » <11> Pour Socrate, c'est cette dynamique inverse qui prévaut, la connaissance de soi éclairant tout homme sur ce qu'il est et ce qu'il peut en le sauvant des illusions souvent funestes qu'il se fait sur lui-même via des spéculations idéologiques et des explications théologiques factices. Sa devise « *Connais-toi toi-même et laisse le monde aux Dieux* », signifie qu'il faut renoncer à chercher hors de soi ce qu'il convient de faire mais y revenir pour découvrir ce qu'il y a de constant, et qui appartient à la nature humaine en général.

Comme Socrate, le médecin de la personne face à la propre ignorance de ce qu'il est lui-même, comme à l'inconnu de son patient, pointe nécessairement vers une écoute profonde de l'un et de l'autre. Son manque de repère le conduisant naturellement à mettre en éveil tous ses sens. Sa sensibilité en étant la seule clef; même au prix d'un manque de lui-même, telle son ignorance qu'il lui faudra entendre et accepter. Ce qui importe, dit C.G. Jung « *ce ne sont pas les bons et sages discours, mais uniquement l'action. Il ne suffit pas non plus de vivre selon les valeurs morales reconnues, car vivre conformément aux mœurs et aux lois peut tout aussi bien nous servir à masquer un mensonge, juste assez subtil pour que nos semblables ne le puissent remarquer. Ainsi, sans doute, nous est-il permis d'échapper à toute critique, peut être même de nous illusionner parce que nous croyons à notre évidente loyauté. Mais tout au fond, sous la surface de la conscience moyenne, une petite voix nous dit « quelque chose ne va pas », même si l'opinion publique ou le code moral des mœurs soutient que nous sommes en règle.* » <13> Dans quelle mesure est-ce la condition d'une relation thérapeutique, telle est la question que je voulais mieux comprendre.

C Les caractéristiques d'un médecin thérapeutique

i Le vrai self

Pour Donald Winnicott, les fondations de la santé mentale sont activement posées pendant la première enfance lorsque la mère accomplit sa tâche suffisamment bien et pendant toute la durée de l'enfance, dans une famille qui va bien. Le vrai self est la partie créatrice de notre personnalité, elle imagine et joue; l'enfant a suffisamment confiance en lui et en son environnement pour être lui-même: il a foi en lui. Parce que « la mère suffisamment bonne » est capable de s'adapter aux besoins de l'enfant, autorisant et organisant pour lui un champ d'expériences, elle lui offre un cadre de sécurité dans lequel son « moi » se développe sans être agressé par le monde extérieur; il construit un sentiment continu d'exister. Fr. Dolto l'exprime différemment (voir annexes iv).



Que se passe-t-il quand l'enfant ne peut ni ne sait rester seul en présence de l'autre, quand il a encore et toujours besoin du corps et de la présence de la mère réelle? Soit, il se recroqueville sur lui-même, attitude préjudiciable à son ouverture sur le monde; soit, il crée un faux self s'opposant à l'unité psyché-soma du vrai self. Dans ce cas, son fonctionnement mental devient « une chose en soi » en se sur-adaptant à l'environnement, mais c'est un état pathologique qui rompt l'unité harmonieuse du corps et de l'esprit.



Présenter un faux self (que l'on pourrait traduire par un faux moi) permet de protéger le vrai moi, de le préserver des attaques d'un environnement non protecteur, voire franchement hostile. « *Ce faux self, extrêmement adapté au social, se construit par des identifications successives à des personnalités qui ont marqué l'enfant et qui ont pu lui paraître partiellement protectrices. Ces enfants là sont en apparence mûrs et posés, capables de se contrôler dans des situations où les autres n'y arrivent pas, mais ils ont renoncé précocement aux satisfactions liées aux processus primaires* » <14> (p. 26)

Le faux-self est représenté par toute l'organisation que constitue une base sociale polie, de bonnes manières et une certaine réserve. Une grande partie du faux-self réside dans l'aptitude individuelle à renoncer à l'omnipotence et aux processus primaires en général, avec pour bénéfice la place dans la société que le vrai self ne peut jamais atteindre et maintenir seul. Au faux self organisé (c'est à dire la fausse personnalité) est associée une rigidité des défenses qui ne permet pas une évolution maturative. « *Quand il y a un potentiel intellectuel très développé, il y a un lien assez fréquent entre faux self et démarche intellectuelle* » <14> (p.102)

ii Parallélisme du « faux self » avec l'allégorie de la caverne de Platon

C'est un " kit de survie " élaboré par réaction à l'environnement plus que par choix réel. Il peut passer totalement inaperçu dans les relations sociales mais sonne faux dès que la personne se retrouve dans des situations qui la confronte à elle-même. Elle se présente comme "j'ai un mental fort" alors qu'elle est coupée du ressenti de son corps et ne parle pas "vrai" ("le mot chat ne fait pas miaou"), s'appuie sur des théories. Les personnes présentant un faux self, inconsciemment, ont peur d'aimer car elles sentent que, pour être proches d'autrui, elles devraient alors revivre ce qui est masqué en elles. Elles offrent aux autres un visage aimable mais aussi à elles mêmes lorsqu'elles veulent s'examiner dans le miroir. Les identifications ne pouvant se faire sur des objets internes, insuffisamment bons, elles s'appuieront massivement sur des objets externes.

Winnicott donne l'exemple suivant: « *Voici un nourrisson qui a faim et qui se prépare à recevoir quelque chose. Si la nourriture vient, tout va bien. Mais si son arrivée est retardée de X minutes, quand elle arrive, elle n'a plus de sens pour le bébé. Maintenant toute la question est de savoir avec quelle brutalité le moment vient au-delà duquel la nourriture perd son sens. Imaginons deux bébés: l'un a des capacités qui se traduiront plus tard par un Q.I. élevé, l'autre a un Q.I. au dessous-de la moyenne. Le bébé doué apprend vite à reconnaître « d'après les bruits » que quelque chose à manger est en train de se préparer. Sans parler, le bébé se dit « ces bruits me laissent présager de la nourriture, tiens bon!. Il y a une chance que tout aille bien ». L'enfant médiocrement doué est davantage à la merci de la capacité de la mère à s'adapter et, pour lui, le symbole de X minutes est plus précis. Comprenez vous maintenant comment l'intelligence aide à supporter la frustration? A partir de là, on voit aussi comment une mère peut exploiter les fonctions intellectuelles d'un bébé pour se libérer du lien que constitue la dépendance à l'enfant. Tout ceci est parfaitement normal, mais si vous donnez au nourrisson des capacités intellectuelles bien supérieures à la moyenne, l'enfant et la mère peuvent conjuguer leur action pour exploiter l'intellect qui devient clivé. Ajoutez à cela une certaine difficulté d'ordre psychosomatique et le bébé se met à développer un faux self: la vie se passe dans l'esprit clivé, alors que le vrai self est psychosomatique, caché, peut être même perdu; ainsi pour les mathématiques supérieures, c'est tout bénéfice, mais l'enfant ne sait pas quoi faire avec un franc. » <18> (p. 81)*

Il est intéressant de recouper l'émergence de cette fausse identité avec la célèbre allégorie de la caverne de Platon (où celui-ci nous dresse la suprématie de la raison sur la vie sensible) et remarquer l'analogie avec la genèse du faux-self. Ce texte se trouve au Livre VII de La République. « *Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou encharnés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée : imagine que le long de cette route est construit un petit mur. Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sortes, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois et en toute espèce de matière ; naturellement, parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent* ». Nous comprenons bien que les captifs permanents qui se trouvent immobilisés dans l'obscurité, ne peuvent voir que les ombres projetées sur le fond de la caverne, ce qui met en cause la pertinence de leurs perceptions, la connaissance par la vue, l'ouïe et les autres sens. Pour Platon les êtres humains enfermés depuis toujours dans la caverne sont dans l'impossibilité absolue de voir les choses réelles qui se trouvent au dehors, et seules leurs ombres ou l'écho des voix des porteurs, qui leur parviennent leur permettent une certaine connaissance des formes en mouvement qui se succèdent qu'ils perçoivent. Dans la situation à laquelle ils sont réduits, ils sont incapables de percevoir la réalité des choses mais acquièrent avec le temps une capacité de prévision relative à ces ombres. Ils ont, par exemple, de nombreuses fois perçu des ombres en mouvement provenant du

passage sur la « route élevée » d'un mulet tirant une charrette avec son chargement d'objets divers. Les plus attentifs ou les plus habiles d'entre eux ont retenu dans leur mémoire la succession des ombres produite par ce passage ; ce qui leur permet à la vue d'une ombre déterminée de prévoir celles qui vont suivre sans pour autant comprendre qu'il ne s'agit que d'ombres et sans pouvoir reconnaître la réalité des êtres et des choses dont elles proviennent. Cette capacité intellectuelle leur donnant le moyen de supporter la frustration d'être enchaînés, ne pouvant ainsi satisfaire les désirs de leurs sens.

Ainsi de Jean-Baptiste Clémence, dans le roman de Camus <15>, un avocat qui se dépense sans compter pour défendre la veuve et l'orphelin, mais personnage sinistre ne cherchant dans son activisme vertueux qu'une manière de s'admirer en fuyant le nihilisme de sa vie, son incapacité à aimer. « *Je n'ai pas d'amis déclare t-il, je n'ai que des complices* ». Dans un mouvement de lucidité, il découvre sa duplicité « *La modestie m'aidait à briller, l'humilité à vaincre, la vertu à opprimer* ». Par la suite, il essaiera de sortir de ce cercle de vertu en cherchant à ne plus briller, mais cette tentative échouera car ses « semblables » refuseront cet « envers » qui les amènerait à découvrir leur propre lâcheté. Comme le souligne A. Comte-Sponville ce n'est pas la même chose d'être moral que d'être moralisateur; la différence de mon point de vue tenant au niveau sur lequel il y a édification. Sur la base d'un désir ou d'un devoir? l'un se fondant sur des identifications internes, l'autre imposé par le milieu et accepté pour suppléer aux carences du premier. « *La différence est tellement simple que, parfois, on ne la perçoit pas: être moral c'est s'occuper de son devoir, être moralisateur c'est s'occuper du devoir des autres!* » <16> (p.68) Tout cela pose la question de notre rapport au réel, c'est à dire de la relation qui existe entre la réalité et nos perceptions internes; Winnicott pour l'évoquer parle d' « espace transitionnel ».

iii Altruisme et culpabilité inconsciente

Winnicott nous explique qu'à partir du moment « *où le nourrisson a acquis une représentation du schéma corporel, il vit une vie psycho-somatique. Sa réalité psychique interne devient une chose réelle; il éprouve sa richesse personnelle qui se développe à partir de l'expérience simultanée de l'amour et de la haine, ce qui implique la réussite de l'ambivalence. Dans toute pulsion destructive-agressive étant contenu un type primitif de relation objectale dans lequel l'amour implique la destruction; l'ambivalence a été atteinte du moment où le vécu érotique et agressif sont liés dans une relation avec un objet unique* ». <17> (p. 43) La constitution de cette unité intérieure sera réactualisée à l'adolescence, par une réorganisation psychique, une interrogation sur la nouvelle vie et son idéalisation. Elle se construit sur un conflit de développement mettant en jeu des positions antagonistes: aimer ses parents et les haïr, se révolter contre eux et en être dépendant. C'est une élaboration qui conduit à un remodelage de l'identité permettant intégration et unification du moi. Elle débouche, dans le meilleur des cas, sur l'émergence d'une bonne estime de soi, construite sur la base de la plasticité mentale, mais appuyée sur un paradoxe: avoir besoin de s'appuyer sur l'autre et le besoin de s'en différencier. Ainsi s'acquiert un sentiment de continuité entre le passé, le présent et le futur permettant une interaction réussie avec les autres. « *Cela ne signifie pas que l'individu a trouvé la paix, ce qu'il a trouvé c'est un soi qui peut contenir les conflits de toutes sortes inhérents aux instincts et aux besoins subtils de l'esprit, mais qui peut aussi contenir ceux de l'environnement liés au milieu.* » <18> (p. 327)

A la source, le sentiment de culpabilité est si fondamental chez les êtres humains que certains bébés en meurent, ou, à défaut, inaugurent un faux self (un self soumis), nous explique Winnicott. Il est traduction de l'angoisse liée au concept d'ambivalence et implique un certain degré d'intégration du moi individuel qui permet le maintien d'une bonne représentation de l'objet en même temps que sa destruction. Il permet à l'individu d'être méchant: l'enfant à envie de mordre et peut être mord-il (ou mange-t-il un biscuit); il imagine qu'il mange l'objet (disons le sein de la mère) et se sent alors

coupable: « *je suis vraiment affreux* ».

Si tout se passe bien la mère en continuant à exister et à être disponible est à la fois celle qui reçoit les pulsions: on peut l'aimer comme une personne et on peut lui faire réparation. De cette façon, l'angoisse relative aux pulsions instinctuelles devient supportable pour le petit enfant qui peut vivre la culpabilité ou la garder en suspens dans une attente de réparation. « *A cette culpabilité qui est ainsi contenue, mais non ressentie comme telle, nous donnons le nom de sollicitude* » <17> (p. 51), 'Concern', en anglais, traduit autrefois par souci ou inquiétude en opposition à quiétude. C'est un sentiment positif qui, négativement, se traduirait par « culpabilité ». La sollicitude exprime le fait que l'individu se sente concerné, impliqué et que, tout à la fois, il éprouve une inquiétude et accepte une responsabilité. On a toutes raisons de croire qu'elle apparaît au premier âge avant le complexe d'Oedipe <17> (p. 40) Si cela se passe bien, dans le cas de la mère suffisamment bonne, l'énergie psychique se canalise dans le sens symbolique d'une réparation par le travail, le sport, le dépassement de soi.... « *c'est la matière à partir de laquelle se forme l'amitié, la matrice du transfert s'y trouve peut être aussi* » <17> (p. 84) Mais, dans le cas inverse, la peur envahit l'espace psychique et précipite la vie psychique sur le repli sur soi, donnant émergence à un comportement antisocial. Si la culpabilité est absente, la peur prend sa place et tous les sentiments liés sont inhibés. Cela fait le lit d'un passage à l'acte en lieu et place d'une élaboration psychique; la culpabilité étant insupportable car aboutissant à la haine de soi. Action destinée à atteindre l'autre sans avoir à dévoiler (ni à se dévoiler à soi-même) les pensées profondes qu'on peut avoir. « *A l'état pathologique il s'agit de remplacer la pensée, la mentalisation et le langage par la mise en action du comportement ou du corps, le passage à l'acte signant une détérioration de l'expression normale du fonctionnement mental.* » <19> (p. 7)

D La difficulté de lâcher prise de soi-même

i L'expérience de S. Milgram

Pour mieux comprendre la dynamique du moi rappelons nous les expériences de S. Milgram destinées à tester l'obéissance des sujets ayant une attitude morale; approche morale et éthique étant établies sur des dynamiques opposées, l'une regardant le médecin, l'autre le malade. La majeure partie des réflexions suscitées par ses travaux concerne l'analogie avec les atrocités des régimes totalitaires, en particulier l'Allemagne nazie; lui-même a repris à son compte la thèse de la «banalité du mal» formulée par Hannah Arendt². Journaliste au procès d'Adolf Eichmann en 1961, elle soutint, à l'inverse de ses collègues, qu'il n'était pas un monstre, n'étant pas fondamentalement différent des autres gens; c'était, au plus un fonctionnaire zélé, c'est à dire un être moral !

Pour mémoire, en 1963 dans l'Université de Yale, deux inconnus sont recrutés sur la base du volontariat dans une ville moyenne des États-Unis. Au premier, que l'on appellera l'élève, on demande d'apprendre une liste de mots appariés à un adjectif, tels que « ciel bleu, nuit sombre, chat gris... », puis on demande à son collègue qui sera appelé le maître, de l'interroger et de le punir en cas de mauvaise réponse. Le test consiste à citer les noms appris et demander l'adjectif correspondant; en cas de mauvaise réponse, le maître doit administrer une décharge électrique à l'élève, ces décharges augmentant de 25 volts à chaque mauvaise réponse et pouvant aller jusqu'à 450 volts. En réalité cette personne est un assistant du laboratoire, alors que le maître est un individu échantillonné dans la population générale, mais celui-ci n'en sait rien. Plus l'expérience se déroule et plus la victime fait part de sa souffrance, demandant l'arrêt de l'expérience, demandes relayées par le maître auprès de Milgram mais qui les refusera toutes contraignant le maître à continuer jusqu'au bout, comme il s'y était engagé au départ, auprès du laboratoire. Il doit tenir ses

² H. Arendt, Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal, Gallimard, 1966,

engagements et ne pas faillir, car c'est de la plus haute importance, lui signifie Milgram. Pris dans un piège, et se sentant mal à l'aise il souhaiterait interrompre l'expérience, mais pour cela il lui faudrait désobéir: c'est un cas de conscience.

C'est donc, selon mon analyse, une étude de la capacité d'adaptation à la réalité d'un échantillon d'individus, en testant la plasticité de leur espace transitionnel. Ceux-ci seront-ils capables d'un remaniement alors que, manifestement, les perceptions externes s'éloignent crescendo des représentations d'eux-mêmes à l'origine en correspondance avec leur représentation sociale, consciente. C'est ce hiatus l'objet de l'étude de S. Milgram: tester l'effet seuil à partir duquel il y aurait ou non remaniement de l'image de soi. Allaient-ils continuer à obéir aveuglément en occultant la perception d'une souffrance infligée sans raison humainement recevable à un innocent? A 125 volts, celui-ci commence à crier un peu, puis de plus en plus pour finalement tomber dans les pommes à 200 volts!

J'observai un homme d'affaires équilibré et sûr de lui entrer dans le laboratoire, souriant et confiant. En moins de vingt minutes il fut réduit à l'état de loque parcourue de tics, au bord de la crise de nerfs. Il tirait sans arrêt sur le lobe de ses oreilles et se tordait les mains.. A un moment il posa sa tête sur son poing et murmura: « Oh mon Dieu, faites qu'on arrête! » Et pourtant il continua à exécuter les instructions de l'expérimentateur et obéit jusqu'à la fin. (S. Milgram 1963)

Les gens qui obéissent aux ordres reçus, et envoient des décharges électriques, le font parce qu'ils s'appuient sur l'autorité morale du directeur de l'étude. L'expérience étant dirigée par des personnes dont la qualité morale est indubitable, il peut leur sembler normal d'obéir sans sourcilier à leurs ordres, l'obéissance « aveugle » étant le signe d'une élévation morale indiscutable. Leur « moi » se soumet alors au contrôle d'une entité supérieure qui « décide à leur place ». Cette entité forte peut s'imposer puisqu'elle est morale: dès lors qu'importent les conséquences en aval... la punition pouvant même sembler juste! En tout cas l'effecteur peut croire qu'il n'en porte pas la responsabilité, et c'est cela qu'il est intéressant à pointer pour Milgram.

Ces individus obéissants en avaient acceptés le principe au départ, pourtant scandaleux d'un point de vue éthique, celui de faire souffrir sans raison un innocent potentiel. Dès lors, il leur devenait difficile d'arrêter l'escalade de l'expérience (celle-ci étant programmée pour les obliger à administrer des chocs électriques de plus en plus intenses) car refuser d'obéir à mi-parcours, cela eut été comme faire demi-tour en eux-mêmes reconnaissant finalement une faute dans leur obéissance jusqu'alors. C'eût alors été prendre acte que la punition infligée jusqu'alors l'était pour des raisons irrecevables, et ainsi parallèlement prendre conscience que l'image idéale de soi, sur laquelle ils s'étaient appuyés jusque là pour obéir, était d'une véracité critiquable. Ce demi-tour, c'est lâcher-prise de soi-même, quitter l'image idéalisée de soi dont tout un chacun est porteur, abandonner le masque que je présente aux autres et à moi-même, le personnage que je me suis construis.

Acculé dans le cul de sac de sa conscience, cette capacité au retour sur soi, dépend de l'estime de soi. Celle-ci repose t-elle donc sur des représentations de soi, figées ou dynamiques? Cette remise en cause est-elle possible sans effondrement? Pour le dire autrement, à la manière de C.G. Jung je le suppose (voir développements en annexe iii), le sujet est-il névrosé, vivant sous le registre de son « ombre » pour reprendre son vocabulaire, ou est-il capable de s'en affranchir? Si il avait pût être un acteur de l'expérience je présume qu'il aurait dit « *On sélectionne un échantillon d'individus représentatifs de la société et on leur dit: voici une arme et maintenant c'est vous qui êtes les gardiens de la frontière qui sépare le bien du mal, on compte sur vous, ne decevez pas l'autorité!* »

Les résultats montrent que 65 % des sujets (hommes ou femmes) ont été obéissants jusqu'au bout, c'est à dire jusqu'à administrer des chocs électriques théoriquement mortels pour les individus les recevant. L'expérience fut renouvelée sous différentes cultures et différents continents, la proportion des deux tiers d'individus soumis à l'autorité fût retrouvée, attestant d'un fait d'observation universel. L'obéissance « jusqu'au bout » était une sécurité pour le moi, évitant une remise en question qu'il ne pourrait pas supporter; ce qui est le propre d'un faux self notamment.

ii Qui décide ?

Pour Milgram, l'état agentique serait un état d'appréciation de la responsabilité dans lequel le sujet ne se percevrait pas comme agissant de manière autonome mais comme simple agent de l'autorité. Il déléguerait sa responsabilité à un leader et les considérations morales ne serviraient plus de guide à son comportement. *« Ce passage de l'état autonome où le sujet se perçoit comme l'auteur, le responsable de ses actes, à celui d'un état agentique, où le sujet ne se perçoit plus que comme l'agent exécutif d'une autorité possédant, elle, le niveau de responsabilité, serait obtenu selon S. Milgram, par le contexte expérimental dans lequel serait le sujet. Mais ce niveau de responsabilité personnelle a fait l'objet d'investigations complémentaires de sa part mais aussi d'autres chercheurs (Mantell, 1971). Il a été montré que les sujets obéissants ont plus tendance, que les désobéissants, à ne pas s'auto-attribuer la responsabilité de leurs actes mais à l'expérimentateur ou à la victime (qui ne faisait pas d'effort, qui n'écoutait pas, qui avait accepté le principe de l'expérience). »* <20> Ainsi, les individus peuvent protéger leur estime de soi en s'attribuant la responsabilité de leurs réussites mais en rejetant la responsabilité de leurs échecs: c'est un biais d'auto-complaisance <21> (p. 57) Les études montrent qu'en mettant à son crédit les bonnes performances (*j'ai réussi parce que je suis doué*) et en attribuant les échecs à d'autres, un individu protège son estime de soi. Mais ne s'attribuer que la responsabilité de ses succès et non de ses échecs ne lui permet pas de tirer profit de ses erreurs. Car reconnaître un échec, c'est aussi essayer d'envisager des conditions pour progresser, conditions basales du lâcher-prise. Milgram précise à cet égard que la propension à la désobéissance est d'autant plus grande que le niveau d'instruction augmente ; elle est plus forte chez les médecins, les avocats et les professeurs, de même, chez les protestants et les juifs que chez les catholiques. Tout cela dépend à mon avis de la reviviscence de l'expérience spirituelle du moi, liée pour Winnicott à un paradoxe, celle de la nécessaire présence du vide, de l'absence pendant la petite enfance.

C'est grâce à cette expérience du manque qu'il pourra à la maturité être confronté à une situation douloureuse de la réalité éprouvée (telle celle de Milgram) en restant confiant en lui-même, étayé inconsciemment sur le corps de sa mère. Lorsque la petite enfance se passe bien, l'enfant acquiert en lui-même une capacité à être seul, c'est à dire à entendre sa propre solitude sans s'effondrer; sa mère cachée à ses yeux, restant présente dans son inconscient. Il est seul mais étayé sur sa présence (le corps introjecté de sa mère en lui), bon objet lui permettant de lutter contre les angoisses primitives disséquant (une angoisse disséquante baignant le sujet d'un sentiment de mort imminente).

D'après Michel Terestchenko , c'est l'absence de cette présence à soi qui explique que certains, pas plus mauvais que d'autres furent commandants de camps d'extermination, tandis que d'autres, qui n'avaient pourtant pas l'air de saints, furent des justes. <22> Winnicott prévient qu'il faut faire la différence entre ceux qui sont accordés à eux-mêmes et ceux qui ne le sont pas et *« s'attendre à ce que les seconds en veulent aux premiers. L'être malheureux essayera de détruire le bonheur; ceux qui sont prisonniers de leurs défenses tenteront de détruire la liberté, ceux qui ne peuvent jouir pleinement de leur corps essayeront d'empêcher la jouissance du corps, même chez leur propres enfants et même si ils les aiment. Ceux qui ne peuvent aimer essayeront de détruire par le cynisme la simplicité d'une relation naturelle »* <18> (p. 348)

iii La souffrance, aiguillon de la spiritualité

Comme le pointe Winnicott, c'est l'élaboration de la culpabilité qui est créatrice, source du sentiment de sollicitude. Dans l'expérience de Milgram, le sujet qui est capable de désobéir illustre la dynamique du lâcher-prise concomitamment de la mise en sens spirituelle de sa vie. Tant que les décharges électriques lui paraissent acceptables, il est obéissant; mais au delà d'un certain seuil, il est capable de faire face à l'ambivalence de son comportement, c'est à dire de l'élaborer. Ayant consenti à participer à une expérience irrecevable sur le plan éthique, il doit reconnaître le tort qu'il a eu d'accepter, c'est à dire qu'il se sent coupable. Ensuite, et seulement parce que la culpabilité a été élaborée, c'est à dire qu'il en a été affecté, il peut s'en détacher, en refusant de continuer d'obéir. Pour cela, il lui faut pouvoir entendre cette inadéquation entre l'image idéale de soi qu'il souhaitait conserver et ce qu'il a pourtant fait! C'est à dire reconnaître ses torts en prenant douloureusement acte qu'il n'est pas la personne idéale qu'il imaginait; cette mutation étant fondée sur une introspection le rendant capable de ressentir de la culpabilité et d'y faire face.

Il y a une déception, une douleur à ressentir; c'est la condition nécessaire pour, secondairement, changer d'attitude: *«La souffrance conduit à la connaissance de soi car elle est l'aiguillon qui stimule la recherche d'un sens à la vie. Par l'ouverture à la compréhension qu'elle permet elle conduit naturellement à l'acceptation de l'autre quel qu'il soit. Ainsi pourra t-on accepter de l'autre un comportement pervers parce qu'en comprenant que ses attitudes sont des réactions défensives contre la douleur morale, notre regard sur lui sera forcément différent et nous ne nous sentirons ni détruit ni affecté dans notre attitude d'humanité à son égard. On peut alors l'accepter l'autre sans être déstabilisé dans nos fondements: sa médiocrité, sa perversité, sa méchanceté, ses limites, sa mort... etc., car notre sentiment à son égard a cessé d'être du sentimentalisme pour devenir de l'amour. (...) Par l'acceptation nous sommes dessaisis de nous-mêmes comme auteur de notre vie. Nous sortons de l'illusion de la toute puissance et nous nous ouvrons alors à l'énigmatique qui nous dépasse. Ce lâcher prise est thérapeutique au sens fort du terme.»* <23>

En désobéissant, il peut lâcher prise quant à sa culpabilité et s'inscrire alors dans une dynamique donnant un nouveau sens, dirigé cette fois vers une ouverture confiante dans l'avenir. Au lieu d'obéir à un ordre qui s'imposerait à lui par devoir, il inscrit sa vie dans le désir en prenant prise sur un objet interne, son identification « amoureuse » à l'autre. Cet autre, ce n'est plus une chose anonyme, un étranger, mais une image de lui-même, qui lui parle intimement de ce qu'il est, lui-même, comme un frère en quelque sorte. L'identification à cet autre, posant un acte de réparation, refondant son identité dans la confiance et l'ouverture vers lui, que pourtant il ne connaît pas, mais dont la vulnérabilité fait écho à la sienne. *« Cet étrange oubli de soi, cette tentative délibérée de s'abolir pour Dieu ou pour son prochain est la quintessence même de l'éthique chrétienne digne de ce nom »* souligne H. Arendt (p.166) <24>

Mais si l'ambivalence échoue, le sujet doit obéir jusqu'au bout, pour échapper à un insupportable sentiment de culpabilité, qu'il ne peut supporter, l'autre restant un « objet » (c'est à dire une chose et non un semblable) auquel il ne peut pas s'identifier. Un étranger vis à vis duquel il a seulement mené une transaction via des relations externes, les contenus internes, au premier rang desquels l'affectivité ou la sensibilité, n'ayant aucune raison d'être mobilisés, tout cela comme dans l'érotisme anal. Mieux, il se pourrait même qu'il en retire de la fierté, en conséquence d'un narcissisme fortifié, tels fut en tout cas l'attitude de beaucoup de nazis qui non seulement n'éprouvèrent jamais de culpabilité, mais furent même fiers de leurs actes! Tout cela est en effet, complètement moral, dans une abstraction complètement détachée des émotions. Mais pour C.G. Jung, ces individus incapables de lâcher-prise d'eux-mêmes, pour des raisons qui leurs restèrent cachées, sont manifestement des névrosés. Cette névrose tenant à mon avis au fait, que ce soit interposé un tiers,

au lieu d'un rapport direct avec l'autre, entre le maître et l'élève; ici celui de S. Milgram, agissant dans le rôle du père symbolique, celui détenant l'autorité. Cette triangulation de la relation, comme au stade anal où un tiers (le père) pose l'interdit à une relation qui pourrait être fusionnelle (avec la mère), figeant dans la crainte l'espace transitionnel des individus clivés.

Ambivalence	En échec	Réussie
L'image de moi même	Tout bien ou tout mal	Mixte (du bon et du mauvais)
L'image de l'autre		
Ce qui est mis en scène	La force	La fragilité
Sous l'ombre de	Du père symbolique	De la mère symbolique
Lâcher prise de soi-même	Non	Oui
Angoisse inconsciente liée*	Culpabilité	Sollicitude
L'interlocuteur principal	Celui qui détient l'autorité	Celui qui subit l'autorité
Vis à vis de l'autorité imposée	Ne sait pas dire NON	Ose dire NON
Dynamique psychique	Inquiétude	Quiétude
Conflit psychique	Court-circuité	Mentalisé (élaboré)
Énergie psychique	Non dissipée	Évacuée (lâcher-prise)
Face à son propre échec	Passage à l'acte réactionnel	Ouverture en écoute
L'autre ce qu'il est, ou devient	Un étranger	Un « frère »

(* Angoisse inconsciente liée à l'ambivalence selon D. Winnicott, cf: pages précédentes)

Comme dans l'expérience de S. Milgram l'exercice de la médecine dans des conditions extrêmes peut acculer le médecin à un conflit psychique, et tout dépend alors de sa relation à lui-même pour y faire face. Soit il n'est pas, ou peu capable d'ambivalence et obéira à la loi de son « ombre » (pour reprendre la terminologie de C.G. Jung), soit ne court-circuitant pas sa douleur il sera capable d'affronter le conflit psychique (c'est à dire élaborer sa culpabilité), alors il pourra lâcher-prise (de lui-même) pour transformer son mal-être en sollicitude. Tels sont les cas où il confronté (s'il en est capable) à un cas de conscience, ce qui dans le développement actuel de la technicité médicale devient de plus en plus courant. Par-exemple lorsqu'il faut savoir dire non à une demande infondée du point de vue éthique, alors qu'elle peut sembler l'être du point de vue moral, tel par exemple, une jeune femme immature psychologiquement qui demande une plastie mammaire pour faire face à un complexe d'infériorité. C'est assurément une demande morale, puisque logique, sans émotion et de surcroît dans un registre uniquement technique, mais l'accepter est-ce moral? Ou refuser de le faire l'est-ce? Et au nom de quoi refuser? Ne serait-ce pas un abus de pouvoir? Pareillement une demande d'euthanasie dans un cas dramatique, est-ce moral de dire non? Et comment le faire si on ne sait pas pourquoi, lorsque la logique vous énonce clairement ses « bonnes raisons »?

Pour échapper à ces conflits, une bonne manière est de piloter sa carrière professionnelle avec la triangulation d'un GPS par exemple, que ce soit l'EBM ou un autre gadget issu de la raison calculante: on ne voit pas le malade, mais seulement les indications de l'écran. Alors les difficultés inhérentes à toute relation humaine sont gommées, il suffit d'obéir et c'est la porte ouverte à un narcissisme démesuré, comme on le voit dans la société actuelle des médecins, mais c'est un autre sujet qui sort du cadre de ce mémoire. Il est courant en gériatrie de constater que des stimulateurs cardiaques ont été posés chez des patients déments en alimentant ainsi chez leur entourage des illusions d'immortalité, source ultérieure de deuils difficiles; mais qu'importe? puisque c'est le GPS qui décide, c'est donc moral! La triangulation du reste est un mode de fonctionnement très commun dans le monde, il suffit lorsque le GPS n'est pas un outil issu de la raison, qu'il soit seulement investi de l'autorité du père symbolique, de façon à fournir un objet transitionnel donnant l'illusion de pouvoir contrôler la perception que l'on a de la réalité, telle une idéologie, une religion, une théorie économique... etc, alors au nom de la morale, toutes les abominations sont permises!

E Les espaces et objets transitionnels

Chez les individus richement pourvus en matière grise, l'établissement d'une connexion altérée mais significative entre un objet externe et un objet interne prépare le terrain pour une distorsion perceptive. Pour Winnicott, l'espace transitionnel (entre les objets internes et externes) doit être un espace de jeu, c'est à dire de mise en scène, afin qu'il remplisse son rôle médiateur apaisant. Un exemple très simple permet de le comprendre, celui du petit enfant qui revient de chez le dentiste et joue à la poupée, afin de rejouer la scène vécue et de canaliser son angoisse. Le bambin pourra explorer les différents aspects de cette scène sur un mode « dédramatisé », il pourra même s'imaginer devenir lui-même le dentiste, inverser les rôles. Un tel espace devient lieu d'exploration des angoisses et des désirs, ce qui comporte plutôt des avantages; toutefois il peut devenir aussi un lieu de fuite, avec les dangers que cela représente, notamment une incapacité à affronter la vie réelle lorsque la dynamique exploratoire du jeu est remplacé par un objet transitionnel qui en fige le sens.

i Faux-self et comportement moral

La nature de cet espace transitionnel (un espace de jeu ou de contrôle) dépend de la qualité de l'expérience primaire. Quand elle se passe bien, l'enfant peut lier des émotions internes avec des émotions externes et « *c'est là que réside le fondement du symbole qui est à la fois spontanéité (ou hallucination de l'enfant) et aussi objet externe créé, en fin de compte investi. Entre le nourrisson et l'objet il y a alors une liaison via un substitut maternel partiel.* » <14> (p.108) C'est la voie ouverte à la spiritualité, qui en associant des émotions à de bons objets internes, aboutit à une signification symbolique, porteuse de significations, permettant ainsi à l'énergie psychique de se décharger. Mais si la mère est déficiente, l'omnipotence ne pouvant se produire, le symbolisme ne peut émerger. empêchant l'énergie psychique de se décharger, l'identité et l'unité de la personne en étant profondément ébranlées. De mon point de vue, c'est une régression au stade anal qui permet de façon archaïque de répondre à une souffrance identitaire en clivant la réalité en deux contraires offrant ainsi une prise à la maîtrise. Quand la mère est complètement absente, elle fait le lit des fonctionnements opératoires, très prégnants dans les états psycho-somatiques qui ne peuvent recourir à la fantasmatisation. Alors le passage à l'acte, est le seul moyen de décharger l'énergie psychique en court-circuitant toute mentalisation³.

Il est intéressant de remarquer que l'allégorie de la caverne de Platon évoque l'aspect caché de la réalité qu'il faut deviner par le biais de l'abstraction de la même façon que Winnicott décrit la constitution du faux-self chez le nourrisson. (voir <25> p. 81) «*Dans les cas extrêmes et chez une personne richement pourvue en matière grise, le faux self peut fonctionner brillamment, mais sans avoir grand chose à voir avec l'être humain! Pour un intellect clivé, la division ne présente aucune difficulté, mais ce n'est pas la vie, c'est coupé de la vie. Or c'est l'être humain qui par l'accumulation d'expériences dûment assimilées peut atteindre la sagesse, l'intellect lui ne sachant qu'en parler* » <18>

Pour Platon, seule l'abstraction de la raison permet de s'élever au delà de sa condition de mortel, pour toucher par l'effort de l'ascèse (loin du corps sensible et donc trompeur), la perfection d'une réalité qui lui est cachée. Remarquons que c'est une pensée grecque, et non biblique, alors que la culture morale occidentale nous l'a proposée comme telle! Elle imprègne particulièrement le monde de la santé et explique une bonne part de ses dérives actuelles. Dans l'esprit de Platon, cette perfection était celle de l'algèbre et de la géométrie qui permettait de se détacher de la matière (par nature viciée et putride) afin de manier des idées « pures » pouvant seules expliquer l'homme total.

³ Mentalisation : Transformation des excitations pulsionnelles somatiques et des affects en contenus mentaux symbolisés.

Il me semble que Platon a ainsi mis en scène, sans le savoir évidemment, des circonstances séduisantes pour les personnes souffrant d'un faux self ou, du moins, pour certaines mal à l'aise avec la vie émotionnelle et son aspect sensuel. Sans doute en avait-il un lui-même? ce qui est souvent le corollaire d'une intelligence au dessus de la moyenne. Cette conception offre en effet une identité collective, à défaut d'en avoir une personnelle, issue de la créativité d'un vrai-self. Derrière le masque de la morale ces personnes pourront toujours donner aux autres (et en partie à elles-mêmes) l'illusion d'une intégration sociale parfaite, la morale créant un « corset pour les sentiments » et maintenant la sécurité intérieure à l'abri des interactions affectives. « *La soumission à la morale aboutit à la plus grande fabrication de faux-self, c'est à dire à la plus grande négation de conscience éthique qui soit* » <11> Peux t-on dire que les personnalités qui choisissent d'exercer une profession dans le champ moral le font pour cette raison? Je me pose la question...

ii Dynamique du moi et identité

Chez l'être humain confronté sans cesse au problème de la relation entre ce qui est objectivement perçu et ce qui en est subjectivement conçu, les espaces transitionnels ne s'arrêtent pas aux rivages de l'enfance. La religion est, dans un grand nombre de cultures, un système de valeurs et de symboles censés procurer une forme de contrôle sur les éléments. Notamment sur les intempéries, nos ancêtres les jugeant incontrôlables sans intervention magique ou divine. Aujourd'hui, la médecine, comme hier la religion, ouvre à l'exorcisme de certaines peurs. La religion offrant ainsi que la médecine scientiste - comme le jeu du petit enfant traumatisé par le dentiste - un espace de mise en scène permettant de contenir les angoisses d'anéantissement du moi. Toutes deux conjointement à la morale qui les empreigne fortement en organisant une connexion factice entre la réalité et sa représentation psychique. Le clivage entre deux contraires, le bien et le mal par analogie avec la vie et la mort, offrant une prise à la volonté pour nourrir des fantasmes de toute puissance, l'illusion que l'on va pouvoir contrôler son destin.

C'est une élaboration pauvre propre à un faux self, c'est à dire à une identité de soi construite sous le registre de la peur, les perceptions de la réalité, fallacieusement en correspondance avec l'attente d'une mère symbolique absente des objets internes. Les problèmes d'identité non résolus restent au premier plan, pérennisant les angoisses de contrôle qui ne peuvent s'éteindre, alors que l'objet recherché si ardemment n'existe plus. C'est un espace transitionnel figé dans lequel tout travail de lâcher-prise est quasi-impossible, puisque l'élaboration est absente. Seule la réalité imposée par les circonstances extérieures ont façonné le (faux) self, sans qu'un ré-aménagement soit possible. Cependant, il donne paradoxalement au soi l'illusion de comprendre intrinsèquement les ressorts de la réalité, en nourrissant un trompeur sentiment de maîtrise. Pour cela, il lui faut un objet transitionnel, l'ascétisme de la religion (le devoir moral) qui donne l'illusion de pouvoir arbitrer son destin entre les deux contraires qui polarisent la vis psychique, l'enfer (ou la mort) d'un côté et la vie (ou le paradis) de l'autre. On reconnaît le caractère anal de cette opposition bipolaire où le maniement externe d'un comportement (moral), l'ascèse de St Augustin ou l'abstraction de Platon remplace une rencontre avec soi-même, objet interne. Les réflexions de C.G. Jung me semblent très éclairantes (cf annexe iii), il compare le sujet qui veut arbitrer son destin à celui d'un garde frontière. Celui-ci convaincu de la véracité de sa perception clivée du réel y engage toutes ses forces, à tel point qu'il est incapable de comprendre que les enjeux de sa vie sont ailleurs. Mais tous les jours l'actualité, nous fournit des exemples illustrant ce concept, celui du bien nettement opposé au mal nécessitant un combat, ce qui est normal puisque c'est la base même de notre culture, d'origine grecque, c'est à dire notre façon de penser la réalité.

En résumé schématiquement on pourrait donc dire que du côté de la plasticité mentale se trouve la réussite de l'ambivalence et le refondement de l'identité (comme à l'adolescence en quelque sorte),

via l'élaboration de la culpabilité (en lien avec une perte, un manque) et de l'autre son échec avec en corollaire une culpabilité inconsciente (non élaborée) qui devient le moteur psychique. C'est toute la différence entre la spiritualité (la foi) liée à un objet interne (le désir) et la religion, liée à son absence et remplacée par la morale (objet externe). Celle-ci traduisant la peur psychique sous une forme repérable à la conscience en justifiant le clivage « punition/récompense ». C'est ce que pointe Winnicott, comme nous l'avons noté précédemment, lorsque l'introjection de la mère interne n'a pas réussi, la sollicitude ne peut émerger et la peur envahit l'espace psychique.

	SELF	FAUX SELF
Registre émotionnel	Le désir	La peur
Tonalité perçue du réel	La confiance	La méfiance
Tonalité de l'érotisme	Oral (unifié)	Anal (clivé)
La dynamique psychique	La créativité	Le contrôle (la névrose)
La recherche de sens	La spiritualité	La religion (objet transit.)
Identité fondée sur (*)	L'élaboration de la culpabilité	Le narcissisme
Point d'appui pour le moi	La mère interne	Un objet transitionnel

(* l'élaboration de la culpabilité permet intégration et unification du moi, cf: Winnicott)

iii A propos d'un exemple: différentes élaborations du manque

Plus simplement, on peut se faire une idée de la correspondance entre la réalité externe et son ressenti en allant visiter les cimetières. C'est une promenade toujours instructive, la mort étant l'objet d'un travail psychique qui se donne à voir, l'art funéraire à son apogée au 19^e siècle exposant l'élaboration « du manque » des familles endeuillées. Je propose mon analyse à propos de deux monuments qui ont retenu mon attention dans le cimetière Saint Roch de Grenoble.

Sépulture M... Érigée en 1849 pour l'aïeul mort au champ d'honneur, elle est la destination d'au moins trois générations successives de militaires. On le comprend par lecture des commentaires associés aux identités de défunts. Massive, elle est surmontée à deux mètres cinquante du sol d'une croix en granit posée sur des montants où sont gravés identités, dates de naissance et décès, et commentaires militaires, avec de part et d'autres des lettres M enlacées dans un serpentín décoratif. A mi-hauteur, une sculpture en pierre représente le buste d'un officier en costume militaire. L'építaphe est « *Sur nos enfants veille avec tendresse, inspire leur la vertu et l'honneur auprès de Dieu; intercède sans cesse pour leur bonheur* ». Comme quoi cela ne va pas de soi!

Sépulture R... La sculpture sur la tombe de la famille R. (architecte) est la plus célèbre du cimetière St Roch et fut commandée par l'artiste Alfred R. pour commémorer la mort de sa femme. Son ami Victor Sappey réalisa l'œuvre en 1855. On y voit trois enfants dont les visages sont ceux de la défunte priant pour leur mère ; l'építaphe étant « *Petite mère chérie, du haut des cieux, veillez sur nous.* » Le monument serait banal sans la présence exceptionnelle du sarcophage central (cercueil en pierre ou assimilé) surmonté de trois personnages⁴. La qualité de l'œuvre consiste à avoir attaché différentes attitudes aux âges des enfants, en chemises ils se soutiennent mutuellement dans des poses pleines de naturel, de piété et d'affection; l'aîné au centre montre la voie à suivre en priant pour leur mère, le benjamin à distance s'appuie sur l'aîné et n'est pas encore autonome; la cadette à gauche observe l'aîné et semble vouloir s'en inspirer. Une dernière lecture possible serait d'y voir une représentation dite des « Trois ordres de l'activité humaine ». Les orphelins représentant respectivement l'action, la passivité et la contemplation. Sur le fond, une plaque de granit sculptée

⁴ Les commentaires sont issus du guide « Découverte du patrimoine » de la ville de Grenoble ainsi que des notes de l'association du cimetière.

porte les inscriptions des défunts, date de naissance et de décès sans signe religieux.

Sépulture M...



Sépulture R...



Le premier laisse entrevoir une élaboration du deuil, c'est à dire de la perte, construite sous le signe de la religion catholique; Dieu étant le juge suprême, il faut lui rendre des comptes dans la vertu et l'honneur sous l'ombre menaçante du père symbolique. Seule une ascèse de vie permet de faire face au néant, construction psychique terrifiante issue de la projection d'objets internes destructeurs; c'est également, grosso-modo, la vision du corps médical contemporain, un univers marqué sous le sceau de la limite et de la maîtrise qu'elle offre implicitement. Les problèmes d'identité non résolus, restent au premier plan à tel point qu'il faut graver dans la pierre les faits d'armes du défunt, laissant deviner qu'étant mort dans l'honneur, il a payé une dette symbolique, en vue d'une récompense qu'il mérite ainsi ? On peut deviner que le deuil a été élaboré craintivement sous cette perspective de nature à apporter un maigre réconfort ? L'image de Dieu, construite par anthropomorphisme est celle d'un être clivé de façon à pouvoir contenir les angoisses ressenties par sa disparition en leur donnant un sens plausible, comme l'illustre la célèbre formule de Montesquieu dans les lettres persanes : « *Si les triangles faisaient un Dieu, ils lui donneraient trois côtés* ».

Tout le contraire de la sobriété de la seconde sépulture dont les dimensions sont du quart, mais où l'élaboration est riche; c'est celle d'un artiste qui vit près de son « cœur ». Ce n'est pas une évocation du défunt mais de ses enfants, soit une projection en avant, vers l'avenir. La défunte laisse l'empreinte d'une personne inoubliable en tant que mère aimante, dont c'est la seule identité. Par sa mort, en révélant à chacun sa destinée (l'action, la réflexion et le souvenir), il y a ouverture sur un lendemain qui se déroulera sous son regard, et d'une certaine façon grâce à elle. Elle est dans le ciel et veille sur sa famille (cf: épitaphe), c'est une certitude, c'est donc qu'elle est toujours présente. Cette construction psychique apaisante est la conséquence de la projection de bons objets internes marqués par l'ombre de la mère symbolique. Les problèmes d'identité du défunt étant dépassés, il n'y a pas la perspective d'un jugement, c'est à dire d'une frontière.

Au final, la première sépulture donne beaucoup à voir mais peu à ressentir: le monument massif est à l'image de ce qui est énoncé, l'honneur et la vertu du défunt. C'est caractéristique de l'érotisme anal: l'objet qui sert de médiateur est démonstratif, renvoyant une impression « forte ». Face à la sépulture d'un héros, il n'y a qu'une chose à faire, s'incliner respectueusement. C'est comme la médecine platonique: l'examen symbolique, par l'imposante démonstration de sa force, s'impose au malade. Tout le contraire de la seconde, de dimensions plus modestes, nous donnant, elle, à sentir plus qu'à voir. C'est notre sensibilité à qui l'on s'adresse pour évoquer un objet caché, l'amour maternel. La « petite mère » est partie pour veiller sur ses enfants dans le ciel. Ici bas, elle les a enfantés, tandis que, de là haut, elle va les révéler à leur destinée humaine. Le veuf qui a dressé ce monument perd une femme qu'il a aimée, il l'avait rencontrée. C'était des êtres reliés à eux-mêmes, si bien que la disparition de l'un deux ne brise ce lien, qui change de plan mais ne s'éteint pas, grâce à une identité construite sous le signe de la plasticité du moi.

	SELF	FAUX SELF
Élaboration de la perte	Riche	Pauvre
Lâcher-prise	Complet	Partiel
Base d'élaboration	Objet interne (la spiritualité)	Objet externe (la religion)
Identité construite sur	Le désir (la gratuité)	Le devoir (la peur)
Direction du regard	Vers l'avenir	Vers le passé
L'image de Dieu façonnée par le moi ?	Un autre qui m'appelle à vivre dans le désir	Une image de moi-même, c'est à dire un être clivé

La question de l'identité n'est pas résolue pour la famille M., tandis que la famille R. a compris qu'elle se forgeait dans le désir. Le veuf qui a dressé ce monument nous évoque l'identité de sa femme: elle aimait. Pour lui elle est instituée du dedans et non contrainte par le devoir, celui de l'éducation culturelle et religieuse qui s'impose à l'individu par l'extérieur, comme dans le cas précédent.

C'est ainsi que les artistes s'expriment, et c'est à cela qu'on les reconnaît, en exposant leur cœur sans fausse pudeur, libérés des jugements que l'on pourrait projeter sur eux sous prétexte d'un manque de retenue qui voudrait que l'on n'expose pas en public ce qui est caché, à savoir la vie sensuelle. Mais encore, c'est la partie la plus noire de la sensualité qui est évoquée, la douleur de la perte. Exposer sa souffrance, n'est-ce pas le signe le plus fort de la fragilité humaine? C'est complètement impudique, comme dans l'évangile, dans lequel Dieu se présente comme fragile, pleure, pour finalement mourir abandonné, écorché sur un morceau de bois. N'est-ce pas le signe le plus cru du questionnement humain? Et, finalement, exposer crûment sa vulnérabilité, n'est-il pas le signe d'une puissance intérieure accomplie qui, justement, n'a pas besoin d'établir des rapports de force pour s'exprimer?

La question sous-jacente mise en exergue est: pourquoi? Celui qui demande pourquoi, n'est-il pas l'homme le plus vulnérable du monde? Le plus homme également. « Pourquoi? » N'est-ce pas la question élémentaire de chacun? Cela nous parle; il y a dans cette interrogation une communication dont le sens traverse l'histoire de l'humanité et rejoint l'intimité de chacun. Par l'échec de la croix, Jésus me révèle plus à moi-même que toutes les réponses de la morale. La souffrance du veuf R. rejoint la mienne, il a aimé. C'est donc un homme qui embrasse le même univers que le mien. Il fait couler dans mes veines, sinon des réponses, du moins de l'humanité. Même parallèle avec la médecine platonique: une médecine qui impose des réponses est inhumaine, alors que la médecine de la personne, par l'absence de démonstration symbolique, invite à réinvestir l'estime de soi qui passe par le détachement vis à vis du regard des autres, par sa vulnérabilité propre assumée.

F Quelle tolérance à l'absence?

i La constitution de la personnalité passe par l'acceptation de la séparation

L'angoisse de séparation, angoisse de perte d'objet, est, selon Freud, le prototype de l'angoisse névrotique, dont l'analogie se retrouve dans l'angoisse de castration. Imaginer que la séparation est évitable, que ses effets d'angoisse ou de tristesse peuvent être abrasés risque de barrer la construction du sujet, mais reconnaître la séparation comme vitale, inhérente à la vie, au devenir autonome, c'est penser ce processus comme fondamental quant à la construction du moi et de l'objet, quant à la découverte de l'autre et au désir d'aller vers le monde. Tels sont le cas des individus capables de créativité, dont les médecins thérapeutiques, s'appuyant en cela sur la relation qu'il nourrissent avec eux-mêmes.

A l'origine c'est la prière, une démarche instinctuelle de l'individu, comme le pensent C.G. Jung et Fr. Dolto (cf annexe iii & iv), qui ouvre l'homme à l'introspection de lui-même vers son unification. En priant il élabore les manques de son moi conscient, tels ceux mis en évidence par Milgram, puisque le réel ouvre sans cesse à des conflits psychiques dans sa confrontation aux perceptions internes. Prier c'est donc remanier son espace transitionnel afin d'établir une meilleure correspondance entre une réalité qui s'impose à soi façon brutale et ses possibilités de l'élaborer. « *Les gens normaux font continuellement ce que les gens anormaux ne réussissent à faire qu'au cours d'une psychanalyse, c'est à dire modifier leur self, grâce à de nouvelles expériences d'absorption et d'expulsion ('input and output')* » déclare Winnicott. <17> (p. 23) La plasticité de l'espace transitionnel, de l'individu qui prie régénère son fonctionnement psychique de façon à le rendre capable d'affronter tous les aléas. Pour C.G. Jung si il n'y a pas élaboration du manque de soi à soi-même, c'est à dire de la culpabilité perçue, il y a refoulement dans « *la mer de l'oubli* », Fr. Dolto parlant de « *la société aveugle et somnolente qui devient alors le refuge de ceux qui ne veulent pas ressourcer leur désir* » (cf: argumentaires en annexes iii & iv). Il est certain que l'objet de la prière est de vivre bien réveillé, en faisant monter à sa conscience tout ce qui de la réalité pointerait vers ce que l'on préférerait habituellement ignorer; la finalité étant d'accepter les fissures de mon personnage, celui que je présente aux autres. De mon point de vue pour suivre ce chemin éclairant sur soi-même, la Bible en est le fil conducteur, comme le dit le Psaume 23, « *Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. Il me conduit vers les eaux du repos et me fait revivre...* » Ce qui signifie qu'outre la confiance, la prise de conscience de mes manques est un enrichissement qui refonde mon identité: je m'accepte, alors je peux accepter les autres.

ii Élaboration de la culpabilité

Dès lors après avoir accepté notre humanité foncière, on peut accepter de faire tomber le masque et élaborer ses manques (se reconnaître pécheur) sans honte. « *Toute maturation, dit Françoise Dolto, passe par une humiliation* ». <26> C'est même délicieux de s'accepter tels que nous sommes sous le regard de Jésus qui, lui, nous aime avec nos faiblesses. C'est cela l'incarnation du fils de Dieu dans la chair; ce n'est pas un Dieu qui serait inaccessible, mais un Dieu fait homme. Un homme qui peut devenir sauveur parce qu'il accepte la faiblesse de l'autre, en lisant dans sa vulnérabilité le signe de la fragilité et non du mal qu'il aurait délibérément choisi. « *Les saints et les saintes ne sont pas du tout de ce que l'on pense ou que l'on s'imagine qu'ils sont, affirme le psychothérapeute Yves Prigent, on ne vit pas, avec son cœur, ardemment et profondément sans rencontrer à tous moments ses limites, ses faiblesses, sans multiplier les collisions, les glissements, les dérapages.* » <11>

La tyrannie de la culpabilité inconsciente se délite libérant l'énergie psychique qui peut alors réinvestir le désir, le regard se dirigeant vers l'avenir avec confiance et non vers le passé avec

crainte (en parallélisme de différentes élaborations possibles du deuil). C'est le contraire de l'esprit de jugement, Jésus voulant nous faire sortir de nous mêmes, pour nous remettre dans le courant du désir dit Fr. Dolto « *Jésus dit-elle veut nous provoquer à dépasser nos inhibitions. En nous existent des valeurs fécondes du désir qui se sont réalisées et d'autres qui n'ont pu l'être, momentanément sacrifiées, elles se sont transformées en vie spirituelle. Ces valeurs et ces possibilités du désir de communiquer avec les autres vont du côté de Dieu; elles sont bénies de Dieu* ». <27> L'objet de la vie spirituelle consiste justement à se remettre en phase avec son désir, épuré de tout ce qui l'encombre (le désir d'être un personnage). C'est la condition indispensable pour écouter les personnes blessées, l'objet de la thérapie étant de les aider à se réajuster au leur, pour découvrir secondairement (ensemble) que c'est finalement le même: le désir d'être soi-même en harmonie avec les autres.

Le diapason peut en être un exemple, dit-elle. « *Il donne la note juste. Seules vibreront les notes ajustées à ce ton. Celles qui ne sont pas au diapason, sont de fausses notes: sans harmoniques ni résonance, elles sont éliminées, fausses. Le diapason permet donc d'accorder toutes les notes par rapport à la sienne. Jésus est pour chacun ce diapason auquel on peut se référer dans l'intime de notre cœur. Il est pour chacun « l'idéal du moi ». Davantage, il est l'idéal du « je ». Il permet de réajuster constamment ce qui en nous se désaccorde de notre désir et nous oriente vers le véritable amour qui contient toutes les harmoniques du désir. Dieu est celui qui, sans arrêt, suscite en chacun de nous et dans le monde une dynamique sans fin de notre désir. Nous sommes en genèse permanente. Le péché est cette faiblesse à placer, sur la partition de la vie, un point d'orgue qui en arrête la progression* ». <27>

iii Présence de soi à soi-même

Le dynamisme intérieur de la prière contemplative conduit naturellement à la transformation de toute notre personnalité, la réunification du moi liée à une culpabilité non plus refoulée dans « la mer de l'oubli » mais mise au jour (élaborée). Son objectif n'est pas un développement moral mais un changement dans notre façon de percevoir la réalité et d'y répondre; c'est ainsi que les artifices du faux self peu à peu s'estompent pour laisser place à l'éclosion d'un moi renouvelé. « *La prière est consentement de notre volonté à la présence de Dieu en un élan de pure foi. Le fait d'être aimé de Dieu nous permettant d'accepter notre faux moi, tel qu'il est, puis de l'abandonner et de nous acheminer vers notre vrai moi. Sous cet angle on comprend que le péché c'est le refus de répondre à cet appel de Dieu, c'est à dire à recevoir sa grâce. C'est la négligence délibérée de nos propres et véritables besoins comme de ceux des autres* ». <28>

La prière contemplative, c'est entendre son silence intérieur en se liant avec un objet interne évoquant la mère symbolique. « *Le silence intérieur va absolument à l'opposé de toutes les inclinaisons du faux moi (...). Dans cette prière on écoute Dieu, (dans) son silence. La seule activité est l'attention que l'on offre à Dieu, implicitement en abandonnant toute pensée.* » <28> (p.125) Cela passe par l'acceptation de soi. « *Son mouvement s'oppose à la logique humaine éprise d'activisme et d'efficacité pour s'inscrire dans le registre de la rencontre gratuite, du cœur à cœur silencieux* ». <29> La capacité à entendre, écouter et comprendre les messages qu'envoie notre être profond au travers des émotions, est un pré requis indispensable pour tout travail sur soi. Il n'y a de guérison possible que par l'acceptation de ce que l'on est, y compris l'écharde dans la chair. L'acceptation de cette écharde est le chemin même de la guérison. « *L'unité des hommes est le but ultime de la mission et l'ultime de toute vie humaine est l'union intime avec Dieu, et donc l'union avec soi-même aussi.* » (St Thomas d'Aquin) Dans la Bible, ce processus de lâcher-prise concomitant à une guérison est évoqué à travers la purification de Naaman le lépreux⁵.

⁵ Deuxième livre des Rois, Chapitre cinq.

« *En plus de la confiance, il faut aussi la reconnaissance – le contraire du ressentiment – elle va au-delà du « tien » et du « mien » et affirme que la vérité de toute vie est pur don* ». <30> (p.137)
 « *La confiance et la reconnaissance supposent le courage de prendre des risques, parce que la méfiance et le ressentiment, qui veulent me garder sous leur emprise, ne cessant de m'avertir du danger de renoncer à mes calculs et à mes soupçons. Il me faut donc faire un saut dans la foi, cela veut dire aimer sans s'attendre à être aimé en retour, donner sans chercher à recevoir, inviter sans vouloir être invité, accueillir sans demander à être accueilli. Et chaque fois que je fais un petit pas dans la foi, j'entrevois celui qui court à ma rencontre et m'invite à entrer dans sa joie* ». <30> (p.139)

iv Prière et désir

La prière, dit Fr. Dolto, est « *au-delà de tous nos phonèmes, au-delà des sons. Elle est dans un mutisme que ne connaissent pas les êtres humains entre eux. Un mutisme claironnant de désir dont tout homme, toute femme, à un moment donné de sa vie, sent la force qui l'appelle à vivre une vie spirituelle. Ce désir peut le rendre intrépide.* » <31> Il passe par l'élaboration de ses manques (c'est à dire de sa culpabilité) pour ré-équilibrer le self, condition nécessaire et indispensable au fait d'être un médecin thérapeutique. « *En effet ce qui caractérise la maturité, c'est que la réalité psychique interne s'enrichisse continuellement d'expériences concrètes de l'individu de telle façon que tout ce qui existe au monde peut se trouver dans l'individu, et que celui-ci puisse éprouver la réalité de tout ce qui est concret et découvrable* ». <18> (p. 275) « *C'est en jouant et seulement en jouant que l'individu, enfant ou adulte, est capable d'être créatif et d'utiliser sa personnalité toute entière. C'est seulement en étant créatif que l'individu découvre le soi.* » <22> (p. 110) » Une des conséquences qui résulte de cette maturation réussie sera sa capacité d'être seul, l'édification interne ayant été consolidée par conservation de l'image interne de la mère. « *Dans cet environnement il devient capable d'accomplir un développement personnel en fonction des tendances héritées. Il en résulte une continuité d'existence qui finit par devenir un sentiment d'exister, un sentiment de soi et qui aboutit en fin de compte à l'autonomie* » <18> (p. 37) Cette identité re-construite sur un bon objet interne refonde l'estime de soi; par la suite, tout au long de sa vie, il pourra la moduler en incorporant au fil des rencontres, d'autres objets.

L'estime de soi traduit la qualité d'une relation positive à soi-même entre un personnage extérieur que nous avons construit et qui nous sert dans la relation aux autres et un personnage intérieur que nous seuls connaissons. Elle donne la capacité d'écouter ce qui vit à l'intérieur de nous, simplement, sans ressentir la nécessité de l'édulcorer ou de le dissimuler; la capacité de faire des choix, en toute conscience et en toute liberté, sans devoir étouffer une partie de nous-mêmes pour plaire ou nous protéger. Elle permet de défendre ce qu'on est, de poser ses limites sans agressivité mais avec fermeté dans le respect de l'autre autant que de soi-même. Enfin elle ouvre au sentiment; tomber amoureux active l'espoir d'être enfin reconnu dans notre véritable beauté intérieure et pouvoir ainsi manifester tout l'amour qui nous portons en nous-même. Dans cette quête, l'estime de soi est essentielle car il est nécessaire, d'abord, de reconnaître cette beauté en soi.

v Rencontrer Dieu dans le désert

Dans le silence alors que l'on cherche à entendre ses failles c'est à dire élaborer « sa culpabilité » (premier volet de l'ambivalence), en écoutant tout ce que la vie nous dit de nous-même, même et surtout ce qui est désagréable - et non pas dans la démarche inverse d'une restriction de la perception via un objet transitionnel qui lui donnerait une limite sur laquelle on pourrait exercer un contrôle-, on est seul face à soi-même. Comme dans le désert, qui dans la Bible, est toujours le lieu de la rencontre avec Dieu. Heureusement dans ce difficile voyage en soi-même nous ne sommes

démunis, Jésus nous donnant, pour reprendre l'expression amusante mais explicite de Ste Thérèse de Lisieux, ses armes⁶: la pauvreté, l'obéissance et la chasteté. Tout cela dans la visée de devenir serviteur, car si l'auto-justification et le fait de juger vont de pair, il en est de même de la justification par la grâce et le fait de servir gratuitement, pour que la « sollicitude », second volet de l'ambivalence s'instaure.

Alors il y a changement de direction des mouvements psychiques du couple culpabilité-sollicitude, c'est à dire de l'ambivalence. La culpabilité dirigée vers soi pour être mentalisée (et non expulsée en direction d'autrui) permettant le circuit inverse pour la sollicitude.

<i>Changement de direction des « flux » psychiques</i>		Selon la structure du « moi »	
		Clivé (faux self)	Unifié (self)
<i>Ambivalence</i>	<i>Culpabilité</i>	<i>Expulsée sur autrui</i>	<i>Mentalisée par soi</i>
	<i>Sollicitude</i>	<i>En rétention pour soi</i>	<i>Redirigée vers autrui</i>

Il est intéressant de remarquer que l'on passe alors par des étapes qui ressemblent à celles du malade en soin palliatif. En renonçant premièrement (et sans culpabilité) à son image idéale puis secondairement en remaniant ses étayages, on est conduit à une incorporation de la réalité: accepter ses manques, en lâchant prise de la toute puissance imaginaire et l'illusion d'immortalité, pour investir la vie sur d'autres valeurs. C'est une démarche qui repose sur la confiance en Dieu seul dans la visée d'une sagesse à trouver, non par l'ascèse (l'effort) mais par l'écoute car « *notre propre « je » nous barre la route* », <2> (p.28). Conscient que la fausse sagesse basée seule sur l'entendement humain, a perdu les premiers hommes qui voulaient connaître le bien et le mal, leur descendant étant devenu meurtrier de son frère⁷, il faut devenir pauvre en intelligence humaine pour savoir écouter le silence et entendre sa propre sécheresse. C'est en se reconnaissant soi-même comme un sujet en souffrance que l'on peut rentrer dans la dynamique croisée de l'écoute sensible, en étant à l'écoute tant de l'autre que de soi-même, « *ce qui suppose un travail sur [soi]-même en fonction d'une considération à son propre rapport à la réalité* » comme le souligne R. Barbier. <29>

L'acceptation de sa **pauvreté** est la première étape, l'état de faiblesse pourrait en être synonyme: il faut apprendre à faire confiance à Dieu même si on n'en a aucune preuve tangible, aucun repère ni avec l'intelligence, ni avec des certitudes établies qu'il faudrait au contraire abandonner. C'est l'occasion de renoncer volontairement à son image idéale pour re-devenir comme un petit enfant qui fait confiance⁸ soit une attitude dans la veine de celle de Winnicott, un étayage sur le corps de la mère introjecté dans le psychisme.

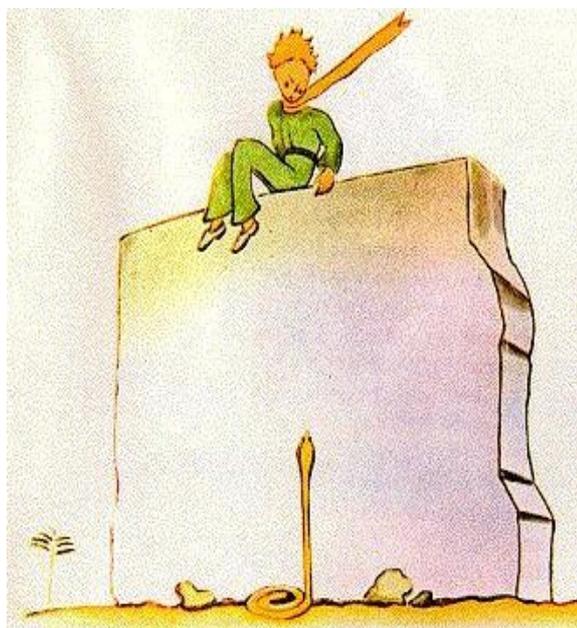
La seconde est l'**obéissance**, non pas une obéissance aveugle qui rend sourd à soi-même comme dans l'expérience de Milgram, mais une obéissance libre qui ouvre au désir. Dans cette perspective il s'agit d'obéir aux appels intérieurs, que donne le St-Esprit dans ma perceptions, même si ils semblent farfelus, ce qui comme le note Winnicott est une manière de jouer avec ses perceptions. Accepter ses motions intérieurs étant de mon point de vue, un bon signe de discernement de leur origine: « d'en haut » et non de soi-même, c'est à dire de ses désirs maquillés de puissance et de gloire personnelle. Pour moi cette impulsion a été une invitation à accompagner des personnes blessées; ainsi il y a une dizaine d'années je me suis inscrit à la « Capacité d'Alcoologie et de Toxicomanie » du CHU puis j'ai orienté une partie de ma pratique professionnelle de médecin

⁶ Luc 4

⁷ Genèse 4

⁸ Matthieu 18,3

généraliste libéral dans ce sens, selon que les circonstances m'en donnaient la possibilité, à savoir que des personnes en rupture venaient poser devant moi leurs fardeaux.



La *chasteté* est la troisième, arme absolue contre le mal, que Jésus a porté au paroxysme de son accomplissement, nous invitant à l'imiter. Dans la prière, je suis amené à me rendre compte (en relisant ma vie) à quel point je peux être victime des illusions que je nourris de moi-même. Sans m'en rendre compte consciemment j'ai une tendance à naturellement instrumentaliser les autres afin de mettre en scène (à mes propres yeux) ma supériorité. Même si je peux déguiser mes actes derrière de belles vitrines qui font illusion, c'est de moi-même (de mon image) que je suis amoureux. La chasteté n'est donc pas du tout l'image réductrice et fausse (à tonalité sexuelle) que la culture catholique en a donné à travers les siècles mais elle est au contraire une vertu très biblique. Elle consiste à renoncer à soi-même pour faire passer en priorité les intérêts de l'autre avant les siens, mettant ainsi en application à la lettre le texte « *Servir et non se servir.* »⁹ La mise en musique de la chasteté est exactement le contraire du désir de puissance et de gloire qui habite secrètement chacun de nous. Dans cette dynamique, on devient de plus en plus pauvre et obéissant, mais aussi de plus en plus heureux!

G Exercer une médecine de la personne

i Pourquoi il faut « penser l'homme » sous un nouveau jour

La médecine scientifique vit les conséquences du désenchantement du monde décrit par Max Weber¹⁰, le recul des croyances religieuses ou magiques comme mode d'explication des phénomènes, s'accompagnant d'une perte de sens du monde dès lors qu'il peut être scientifiquement expliqué! C'est une vision où, dans un espace euclidien à trois dimensions, stable et éternel – ce qui rend sans signification la question de son origine – se meut la terre qui contient des êtres vivants issus d'une évolution due au hasard et à la sélection naturelle, où la conscience de l'homme est sécrétée par le cerveau comme la bile par le foie et où tout cela est composé de matière, c'est-à-dire de petits

⁹ Marc 10,45

¹⁰ Max Weber (1864-1920), sociologue et économiste allemand, est l'un des fondateurs de la sociologie moderne.

corpuscules tournant autour de noyaux comme la Terre autour du Soleil. Dès lors, puisque tout est explicable, on ne cherche plus le sens caché des choses, mais leur cause.

De mon point de vue c'est l'aboutissement final du clivage de l'intellect, la société elle-même ayant tendance à fabriquer sans cesse de nouveaux intellects clivés. Par la suite de la distance que la technique établit avec l'autre, les sujets sont réduits à la simple condition d'agents, état dans lequel l'individu cesse de se voir comme responsable de ses actions mais se considère comme un simple instrument à travers lequel une instance supérieure réalise son plan. Dès sa naissance, l'enfant est fortement socialisé selon le principe d'obéissance, à l'école, dans la famille, au service militaire et jusque dans l'entreprise; c'est aussi le cas dans le monde de la santé dans lequel l'obéissance est une vertu cardinale, celle de l'interne à son maître, comme du malade à son médecin. On comprend dès lors pourquoi le comportement du sujet se voit si aisément contraint par l'autorité, la société favorisant au nom de la raison toute puissante, d'où du reste réside l'origine de l'attitude morale, la non-créativité. C'est aussi pour l'individu la sécurité d'une intégration sociale à peu de frais...

Comme le suggère l'expérience de Milgram, par la soumission à la loi morale de l'obéissance, la violence imposée à un tiers sera choisie préférentiellement à celle que suscite l'élaboration du manque de soi (à soi-même) et qui pourrait éclore à la place; le passage à l'acte en court-circuitant la mentalisation. Pour C.G. Jung il s'en suit une atomisation des relations humaines « *les individus étant simplement entassés les uns sur les autres, alors que leurs relations inter-personnelles sont minées par une méfiance généralisée* ». (p. 98) <7> (voir développement en annexe iii). C'est ce que S. Weil pointait déjà au moment de la Shoah « *Comme la pensée collective ne peut exister comme pensée, elle passe dans les choses (signes, machines...), d'où ce paradoxe: c'est la chose qui pense, et l'homme qui est réduit à l'état de chose.* » <32> (p. 240)

De mon point de vue c'est ici que le système de pensée de Platon, l'abstraction, démontre ses faiblesses conceptuelles; celles d'une vérité statique, éternellement fixée et immuablement constante, c'est à dire pour le dire simplement, d'une pensée inhumaine ! Conception de la vérité même scientifiquement fautive (!), comme le montre E. Kant pointant le fait qu'on ne voit la réalité qu'à travers sa subjectivité. « *La raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans et elle doit prendre les devants avec les principes qui déterminent ses jugements¹¹* ». L'esprit dit-il, bien loin de recevoir passivement les choses, leur imposant une forme, une loi qui est la sienne (ainsi temps et espace ne sont pas des propriétés du monde mais des formes de la sensibilité; de même pour la cause et l'effet, la causalité étant l'une des douze catégories de l'entendement). Ceci implique que ce que nous connaissons, ce n'est jamais la chose en soi, mais la manière dont elle se manifeste à notre esprit: les peintres ne peignent jamais la réalité telle quelle, mais celle-ci se donne à voir via une perception qui est un état subjectif de conscience. « *Il faut se demander ce que pourrait être une connaissance qui ne serait pas une connaissance subjective; ce serait une connaissance inconsciente, comme celle d'un ordinateur qui fonctionne selon des règles précises de connaissance, mais qui n'interprète pas ce qu'il connaît. La vie, elle, est interprétative; l'ordinateur, lui n'interprète pas ses règles de fonctionnement, il les applique* ». <33> (p.118)

ii Humanitude

A l'inverse de la médecine d'appareil, où la raison et donc la névrose (selon C.G. Jung) est le moteur de l'action médicale, le médecin de la personne est sans cesse confronté à l'éprouvante difficulté du lâcher-prise qui lui faudra savoir « entendre ». C'est là toute la difficulté d'une rencontre humaine authentique; dans un face à face avec l'autre comme avec soi-même, ce qui n'est pas le moins difficile... Ce n'est pas un expert de la science mais un artisan, voire un artiste tel un trapéziste

¹¹ Emmanuel Kant (1724-1804) est un philosophe allemand, auteur de « Critique de la raison pure »

travaillant sans filet, c'est à dire sans la protection artificielle d'une triangulation par GPS interposé, pour inviter par l'écoute à une expérience proprement humaine, celle de la symbolisation. L'écoute profonde auquel il invite étant « *Une expérience vraiment religieuse, au sens où le mot « religieux » vient de religere, qui en latin signifie, relier. C'est une expérience bouleversante pour celui qui la vit, et cette expérience la relie à ses profondeurs, à ce qu'on pourrait appeler le divin en soi. Être écouté c'est en fait l'expérience d'être aimé, aimé sans conditions, tels que nous sommes...* » <9> (p. 20). C'est une démarche propre à l'humanité, une spécificité proprement artisanale du soin.

L'humanisme est une école de pensée philosophique pour laquelle l'homme est la mesure de tout et pour laquelle il constitue la valeur suprême. L'humain est une fin en soi et non un moyen. Cette pensée est sous-tendue par des valeurs supérieures de recherche du beau et du bien qui, dans notre domaine des soins, sont mises au service du bien-être et de la santé du malade. Il ne faut pas confondre ce concept avec celui d'humanité, et, surtout ne pas croire que ce dernier puisse éliminer l'autre. En réalité, ils sont intimement liés. L'humanisme est un concept philosophique qui nous montre l'importance de la place de l'homme dans le monde, alors que l'humanité, un concept de nature plutôt anthropologique, nous fait voir les racines de notre condition humaine et par là même, ce qui en fait l'essence. Ce terme recouvre « *L'ensemble des cadeaux d'évolution que les humains se sont faits les uns les autres au cours des générations, depuis qu'ils ont conscience d'être et qu'ils peuvent se faire encore en un enrichissement sans limite* » <34>

A. Jacquard¹² nous l'explique, disant que c'est l'ensemble des caractéristiques dont, nous sommes si fiers, c'est-à-dire marcher sur deux jambes ou parler, transformer le monde ou nous interroger sur notre avenir. Mais c'est encore plus que cela, c'est ce trésor de compréhension, d'émotions et surtout d'exigences éthiques pour soi et pour les autres. Donner ou recevoir, c'est le même geste dont la finalité n'est pas qu'un objet soit échangé, mais qu'une rencontre ait lieu dans un face à face. Dans et par, une vulnérabilité librement reconnue et partagée, c'est à dire sans recours à une triangulation forte (sous l'ombre de la sévérité du père symbolique) qui en formaterait les enjeux. La finalité étant qu'une rencontre ait lieu; c'est la définition même de l'être humain: quelqu'un qui s'accomplit dans les rencontres. En fait, on échange de l'attention: « Regardez-moi » répète sans cesse le petit-enfant. Et il adore donner: il vous fait le cadeau de votre portrait qu'il a dessiné! La gratuité, c'est le jeu naturel de la rencontre. Mais notre société capitaliste a perverti l'échange, car elle a pris comme modèle la compétition, autrement dit la non-rencontre; être en compétition, c'est vouloir passer devant l'autre, l'éliminer et par là se détruire soi-même.

iii L'écoute sensible, porte de l'élaboration

Dans cette posture on abandonne la schématisation paranoïaque duale du pré conscient entre le bien et le mal. Dans l'interaction relationnelle avec l'autre, la culpabilité pré consciente du thérapeute perd sa substance, la prière étant le lieu de son évacuation (je ne suis pas parfait et je l'accepte). Son moi n'étant plus soumis à la tyrannie de la perfection inconsciemment désirée, il ouvre la porte à l'écoute de ses propres défaillances. N'étant plus dans une attitude de contrôle (de maîtrise) il peut devenir écoutant: ce sont les conditions de la pauvreté. C'est pourquoi on ne peut cesser de prier en soi-même, c'est à dire s'accepter dans la confiance, pendant l'accompagnement. Sachant et reconnaissant par le fait mes carences, dans mon attention au patient, par exemple, qui n'est pas toujours parfaite, je lui ouvre la possibilité de s'accepter lui-même. « *On ne saurait changer ce qu'on n'accepte pas* » nous dit C.G. Jung. <13>

Pour la personne blessée, faire un travail d'élaboration psychique de sa blessure par la mise en parole de sa souffrance, est un premier pas pour s'en dégager. Si l'entretien fait émerger de la

¹²Albert Jacquard, est un scientifique et essayiste français. Il est généticien et a été membre du Comité consultatif national d'éthique.

violence, je peux l'entendre sans l'esquiver (et donc la contenir) car je la comprends comme le véhicule d'une souffrance qui se dit. Sachant que c'est le moi aliéné de l'autre qui s'exprime dans le rejet et non une personne vraiment autonome, je n'en serais pas ébranlé, mais mieux encore je pourrais essayer de le faire entendre à l'autre pour désamorcer sa colère. *« La transversalité est de tenter de dégager la structure la plus significative existentiellement parlant des phénomènes perçus, leur logique interne, leur autonomie relative. C'est un « bain de sens » dans une cohérence que le sujet reconnaît comme lui appartenant dans une logique qui reste à découvrir ».* <29> La compréhension du thérapeute, si elle est dite, est seulement offerte, proposée. *« Jamais elle n'est un savoir sur l'autre; car c'est à l'autre de faire, pour lui et par lui, la vérité. »* <35>

Quand le nœud de la culpabilité commence à se desserrer dans la re-connaissance de l'autre comme celle d'un compagnon d'infortune, alors la personne accompagnée peut petit à petit entreprendre un travail sur elle même en se servant de son accompagnateur comme d'un tuteur qui va l'aider à accoucher de son moi; mais le thérapeute pourrait en dire autant! *« D'être ainsi écouté on peut s'aimer soi-même. C'est la fin de la faute, la faute primordiale d'exister qui corrompt tout tant qu'elle n'est pas défaite en sa racine. Cette faute là est de n'être pas reçu en son être et donc de ne pouvoir ni recevoir, ni donner. Elle est faute parce qu'elle rend injustifiable et odieux d'être là. Elle est, du dedans, irréparable, puisque tout ce qui voudrait l'atténuer ou la guérir est acte et démarche, c'est à dire présence odieuse ou injustifiable de celui ou celle qui n'a pas à être là. On ne peut que s'enfoncer dedans, c'est sables mouvants ».* dit Maurice Bellet <35>

Le fil thérapeutique de l'entretien est l'authenticité quels qu'en soient les risques; ce sont les conditions de l'obéissance à soi-même. Il s'agit de « sentir » avec son cœur (sa sensibilité) ce qu'on doit dire, ou ne pas dire, car on est en permanence sur le fil du rasoir sans aucun autre point de repère. A fleur de sa propre vulnérabilité comme instrument pour entendre celle de l'autre. Un sujet authentique (qui exprime ce qu'il pense), se donne, et plus encore qu'il ne le sait, à travers son acte et sa parole. Dans cet accompagnement, comme dans la prière d'abandon, on est en perpétuelle métamorphose pour aller vers un ailleurs de soi (une maturation spirituelle), mettant en scène les conditions de la chasteté. Car il s'agit aussi d'écouter (d'entendre) ce que la situation thérapeutique me révèle de moi-même, en étant bien éveillé sur ses manques, tels ceux que la réalité font émerger à mes perceptions intérieures. Pas forcément dans le sens d'un enrichissement agréable, mais, plus souvent, au contraire seul dans le désert, mis en contradiction entre le désir d'aider (et donc de vouloir toucher la perfection) et l'impuissance manifeste à y parvenir. L'acceptation de cette rupture par exemple conduisant à la recherche d'un autre sens.

La foi est ce sens spirituel qui nous fait discerner la présence et le caractère du Dieu invisible; elle commence par le désir et maintient le cœur ouvert à son action, en espérant humblement qu'il se révélera. Car *« voir Dieu en tout et partout, et, quoi qu'on fasse, avoir confiance en Sa présence, marcher ainsi constamment avec Lui, voilà ce qui constitue la vraie noblesse; c'est à dire la vie de la foi, la vie dans le Sanctuaire que Jésus nous a ouvert, au travers du voile déchiré »* dit le pasteur Murray <36> (p. 268) Cette expérience spirituelle étant fondée sur une perception interne *« la reconnaissance de sa propre impuissance, qui est toujours la condition de la vraie foi. »* (p. 277).

iv Le prix à payer de l'authenticité

L'écoute peut faire émerger la violence contenue dans les comportements d'autodestruction qui lui donnaient sens jusqu'alors. *« L'écoute peut donner d'entendre en soi-même l'inavouable, jusqu'à ce qu'il se dénoue et que soit libre la puissance non mesurable qui était serrée là ».* <35> Le patient part en claquant la porte, ou ne revient pas; s'il revient, ce sera quelques mois ou quelques années plus tard, après « digestion ». Comme si d'avoir livré son intimité avait, à posteriori, généré chez lui

des émotions trop insupportables, la rupture et la destruction, (mécanismes inconscient du « je »), pouvant s'exprimer dans leur violence qui peut ainsi monter à la surface, pour être dite. Le médecin n'étant pas idéalisé sur un piédestal, il peut passer à la trappe par pertes et profits; on lui fera comprendre qu'il est lui aussi, « jetable ». Mais c'est parfois aussi le cas de l'entourage du patient qui s'épuise, et qui, trouvant une aide inattendue, laisse malencontreusement échapper sa fatigue. Comme si le flot de colère accumulée depuis des lustres pouvait enfin se laisser déborder vers une oreille qui entend.

Le professionnel, contrairement à l'image falsifiée que la grande majorité des malades et des praticiens en ont, n'est pas une machine qui sait, face à un malade qui aurait besoin d'être rassuré par les certitudes de son thérapeute. Au contraire, être vrai en partageant son humanité est le signe d'un lien thérapeutique construit dans l'acceptation de ses limites. C'est un lien thérapeutique construit en échange d'humanité, dans lequel chacun peut devenir un révélateur de l'autre. C'est de l'accompagnement au sens étymologique: "marcher avec un compagnon"; compagnon (cum panis): "partager le pain avec l'autre". En partant du principe, comme nous y invite l'Évangile¹³, que la personne devant moi, cassée par ses blessures est un cadeau de Dieu pour le rencontrer, je suis dans une attitude qui ouvre ma perception à la symbolisation de mes manques (à moi-même). Attitude qui me place inconsciemment dans un appel à désirer ce qui en miroir peut devenir invitation tous deux à « vibrer ensemble », à entendre résonner en nous le désir enfoui originellement. Désir qui peut avoir été oublié, négligé ou que l'on a pu croire éteint, mais qui reste là tapis dans le fond de la conscience humaine, fruit de l'amour premier de la mère qui nous a ouvert à la vie (cf: annexe iv). Dans le sans-désir (de ceci ou de cela pour l'autre) se tient un désir plus grand: que celui qui est là vienne en sa parole, originellement. *« Il y a un amour immanent à l'écoute, non distinct d'elle, ni préalable, ni ajouté. C'est l'écoute même. C'est entièrement en ce qu'elle se donne, en ce que vit ou peut vivre celui qui est ainsi écouté. Cet amour engage totalement celui qui écoute, il engage son propre désir d'être, il est l'unité de ce désir et du désir que l'autre soit. »* dit Maurice Bellet <35>. *« Chaque cas nouveau qui demande à être traité à fond, constitue un travail de pionnier et toute trace de routine devient vite erronée. Les formes supérieures de la psychothérapie sont donc une forme très exigeante. Elles exigent, imposent parfois des tâches nécessitant l'entrée en lice non seulement de l'entendement ou de la sympathie, même de l'homme tout entier. »* écrit C.G. Jung *«Le médecin n'hésitera pas à exiger de son malade qu'il entre entièrement dans le jeu; il est nécessaire qu'il sache bien que cette exigence le concerne aussi.»* <13>

En nous replaçant dans la perspective de l'expérience de S. Milgram qui révèle une part des enjeux inconscients d'une relation entre un « maître » et son « élève », dans l'optique de l'écoute sensible, si pour le patient, être un élève, reste une des conditions nécessaires à la qualité d'un bon transfert, le médecin doit lui signifier qu'il n'est pas son « maître ». Il sera, comme lui, tout au plus un élève, et parfois, pour que la parole puisse mieux s'épanouir, sans frein, c'est à dire dans le fil du désir, il pourra offrir à son patient la position du maître, en lui donnant même les moyens d'exercer à son encontre une punition! Ce sont les conditions nécessaires à ce que parfois un patient très démuné puisse lui aussi entendre ses manques, condition préliminaire indispensable à leurs élaborations. Tout cela se faisant, sans aucun masochisme (pour l'écouter), dans un espace de jeu, entre ses perceptions internes, dans le registre de sa sensibilité, et du réel. Alors l'espace de la consultation peut devenir, sous l'ombre de la mère symbolique, l'espace de remodelage de l'espace transitionnel de la personne écoutée, le thérapeute proposant son désir, comme trame, de la remise en sens. C'est une triangulation; cette fois sous l'ombre de la mère symbolique, dans un espace de confiance réinvesti, et non pas figé en deçà, par la sévérité de l'intrusion d'un tiers (le père symbolique) qui a formaté le moi dans la crainte. Peux-tu dire que c'est l'essence même du sentiment d'aimer?

¹³ Matthieu 25,40

v S'appuyer sur la mère symbolique

Pour que l'individu soit capable d'entendre sa propre solitude, il faut qu'il ait bénéficié d'un médiateur, qui, comme la mère dans la petite enfance, lui ait donné la capacité à construire un pont entre sa solitude intérieure et la réalité extérieure. La réalité n'aura plus alors besoin d'être clivée, la nécessité de la maîtrise s'estompe alors que le désir peut à nouveau se dire et s'écouter. Et ce pont, c'est celui de l'écoute sensible. « *Avec le jeu de la créativité une psychothérapie peut être conduite sans travail interprétatif. La psychothérapie s'effectue là où deux aires de jeu se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute. Si le thérapeute ne peut pas jouer cela signifie qu'il n'est pas fait pour ce travail. Si le patient ne peut pas jouer il faut faire quelque chose pour lui permettre d'avoir la capacité de jouer, après quoi la psychothérapie pourra commencer* » <22> (p. 109)

« *C'est un holding de personne et de situations qui donne aux tendances à la croissance une chance de se développer.* » <18> (p.165) Le thérapeute dans une relation de confiance (Winnicott parle d'amitié) est ponctuel et s'adapte aux besoins de son patient, il ne fait pas passer ses frustrations dans son contact avec lui. « *Mais les patients qui sont gravement atteints mettent à rude épreuve son intégrité, car ils ont besoin d'un vrai contact humain et de sentiments réels, alors qu'il leur faut en même temps mettre toute leur confiance dans une relation qui les place dans une position de dépendance totale.* » <18> (p.158) Voici la médecine de la personne, à la différence de la médecine d'organe dans laquelle le médecin consulte seulement ses cadrans. « *Le commencement de l'amour du prochain consistant à apprendre à l'écouter* » ajoutant le pasteur D. Bonhoeffer <2> (p. 83)

Winnicott précisant que « *dans ce genre de travail, nous savons bien que l'explication juste reste sans effet. La personne que nous essayons d'aider a besoin d'une nouvelle expérience dans une situation particulière. L'expérience est celle d'un état qui ne se donne pas de but, on pourrait parler d'une sorte de crédit ouvert à la personnalité non intégrée* » <22> (p. 111) C'est pareillement le cas dans la vie spirituelle, il faut non seulement accepter de ne pas avoir la maîtrise de la situation mais encore accepter jusqu'à la désirer, une pauvreté telle que jamais on ne parviendra à un état de perfection idéale dont on serait, de toute manière, toujours plus éloigné à mesure que l'on voudrait s'en rapprocher. C'est comme s'immerger dans un océan dans lequel on devient toujours plus petit à mesure que l'on voudrait mieux se l'approprier. Mais cette acceptation en est une des joies profondes: c'est la béatitude, n'être rien par rapport à Christ qui est tout¹⁴. « *Dans ces conditions très particulières l'individu peut se rassembler et exister comme unité, non comme une défense contre l'angoisse, mais comme l'expression du JE SUIS, je suis en vie, je suis moi-même. A partir d'une telle position tout devient créatif.* » <22> (p. 114)

En prenant appui sur la mère interne, par la confiance nous développons un schème intégrateur de tout dérangement, qui permet de faire face à toutes les situations que le réel impose. « *Je passe, grâce au sentiment, dans la compréhension d'un système plus vaste qui englobe le système premier dans lequel je me trouve piégé « ingluencé » si j'ose ce néologisme visqueux qui conjugue étroitement l'influence plus subtilement inconsciente et l'engluement plus massive et évidente, dit René Barbier. Entrer dans le sentiment, c'est pouvoir « lâcher prise », le contraire de l'insensibilité. Le « non attachement », n'est pas le « détachement » du sage oriental; c'est au contraire une insertion totale dans la complexité du monde, conçu comme un champ d'éléments en interactions et en interdépendances.* » <29> L'écoute suppose avant tout le « non savoir » sur l'essence des choses des êtres et du monde. Elle sait contempler l'incertain et l'imprévu sans se barricader derrière les concepts et les théories rassurantes; en même temps, elle est du ressort de la confiance absolue dans les possibilités d'évolution de l'être humain. « *L'expérientiel, dit-il, est nécessairement une figure de proue de la pratique clinique en sciences humaines nous apprend, d'instant en instant, à savoir*

¹⁴ Ph 1,21

écouter l'univers de l'autre avant de vouloir l'interpréter – lui prêter du sens – dans le meilleur des cas. Cela suppose une faculté de dé-centrage, de dénarçissation du chercheur clinicien, au risque même de perdre de vue son objet de recherche pour un temps ». Si on parvient à ignorer tout le back-ground de traitements et de diagnostics pour s'offrir à l'écoute, on peut tenter de témoigner à son interlocuteur à partir de notre propre manque à être et non à partir de notre maîtrise.

vi Accepter l'échec et la mort

Jésus est la personne au monde qui a le plus raté sa vie, du point de vue de sa propre analyse, comme de celle de ses contemporains, du reste! Comme lui, s'abandonner dans l'échec ou accepter la faillite de son idéal, qu'il soit thérapeutique ou plus simplement identitaire – la perspective de celui que je veux être - porte du fruit, nos blessures, ayant, du point de vue spirituel, une logique qui n'est pas compréhensible par l'intelligence¹⁵. C'est la logique de la croix, celle de la faillite acceptée à travers laquelle un autre sens, que celui (parfois) aliénant de la raison, peut être signifié, même si cela semble complète folie¹⁶. Ces échecs ou l'écho de ces pertes de sens peuvent devenir vecteurs de la guérison de l'autre, du moment que nous acceptons de nous y laisser conduire dans la confiance.

Dans cette posture, on est comme à la croix avec Jésus, « *nos pieds et nos mains sont transpercés*¹⁷ ». Nous ne sommes plus des personnages qui se tiennent bien droits dans leurs bottes car nous n'avons plus de certitudes; bien au contraire... Même nos mains, avec lesquelles nous aurions voulu faire le bien, ne nous sont plus d'aucun secours; nous sommes des thérapeutes impuissants. Ce ne sont toutefois que les signes d'une purification qui progresse, le commandement premier d'aimer son prochain¹⁸, chose impossible par la volonté, devenant soudain accessible. « *L'accompagnement repose alors plus sur une conscience que sur une science, plus sur un état d'être et une présence, que sur un savoir-faire (...)* » <1> (p.197) Ce sont les conséquences de la pauvreté et de l'obéissance dont il faut accepter les règles en abandonnant tout désir pour soi, voire en acceptant avec confiance l'humiliation de ses échecs. Pour D. Bonhoeffer « *Porter la croix de l'autre, voilà ce qui peut caractériser la vie du chrétien* » <2> (p. 88)

Telle la faillite apparente de la médiation thérapeutique, condition parfois indispensable à la guérison, de soi, de l'autre; Christ pouvant guérir, en l'un et l'autre, ce qui a besoin de l'être, du moins c'est ce que je crois. Car il y a des situations où les perspectives thérapeutiques semblent hors d'atteinte tant les repères sont brouillés: qu'est-ce qu'il aurait fallu dire? Ne pas dire? Faire? Ne pas faire? Alors dans l'authenticité, partager son désarroi dans la gratuité d'une rencontre et non sous la mise en perspective inconsciente de gagner ou de perdre (la face, le pouvoir médical ...etc), et ne pas esquiver les remarques qui pointent vers nos incertitudes, n'est pas le signe d'une faute professionnelle; bien au contraire! Si je dois aider l'autre, c'est peut être en lui signifiant par mes actes, que je ne sais pas tout contrôler mais que je l'accepte sans être déstabilisé. Face à soi-même et ses failles, dans une relation à soi marquée par la confiance, confiance en la vie et des cadeaux bons ou amers qu'elle nous donne, c'est une invitation pour l'autre à accepter l'inacceptable, dans une pacification de l'être. L'élaboration des manques de toutes sortes, pouvant révéler, comme en négatif, l'empreinte oubliée d'un désir dont la souffrance indicible de la castration psychique, ne serait que le seul repère conscient.

¹⁵ Esaïe 53,5

¹⁶ 1 Corinthiens, 23 et suivants

¹⁷ Psaume 22,16

¹⁸ Matthieu 22,39

vii *Symbolisation et castration psychique*

Quand la douleur est insupportable, comme celle de l'inceste, d'un viol ou d'angoisses de mort, elle ne peut être mentalisée puisque vide de sens, pour tout de même la « traiter », le psychisme a recours à des associations symboliques. Celles-ci en prêtant leur signifié à ce qui n'en recèle pas, proposent du sens à l'insupportable! Cette connexion avec un signifiant pré-existant, reconnu, lié à une expérience nommée, garantit l'homéostasie psychique. Pour cela, il faut souvent un interlocuteur qui puisse aider à catalyser des liens signifiants, bien qu'on puisse aussi le faire seul, dans le silence par exemple. Parfois la seule communication sensible avec un accompagnant thérapeutique est suffisante, pour une restructuration du moi alors que l'identité est déchirée.

De mon point de vue, la force des paraboles de l'évangile est de proposer des ébauches d'association pour ouvrir au langage symbolique du désir qui est le moteur de l'inconscient, mais il en existe d'autres telle que l'art ou la philosophie. Par exemple celle de l'enfant prodige¹⁹ en est très démonstratrice, opposant d'une part la démarche morale qui justifie une récompense (objet externe), à celle fondée sur une mentalisation de sa culpabilité (objet interne) qui par un remodelage de ses perceptions inconscientes débouchera sur l'attitude éthique (la sollicitude). Le père (Dieu) n'étant plus considéré par le fils repentant, avec crainte comme son frère, mais avec amour.

Père symbolique terrifiant pour l'un, image de la mère symbolique bienveillante pour l'autre. D'un coté une vie sous le registre de la crainte (c'est à dire de la névrose selon C.G. Jung) articulée sur un clivage « punition/récompense », et de l'autre au contraire unifiée sous celui de la confiance (en soi et en la vie) par suite d'un renversement de direction des flux étayant les assises du « moi ». D'un coté perceptions internes angoissantes nécessitant d'être contenues par la morale en corollaire de la projection de la culpabilité sur une cible qui doit être punie sous prétexte de justice morale c'est à dire pour contenir les angoisses de dissociation de ce moi « fragile » (faux self). Ou de l'autre perceptions internes reconnues (mentalisées) en vue de leur transformation en sollicitude pour autrui (éthique). Dans ce cas, le moi unifié (self) n'a pas besoin d'être contraint et il peut vibrer librement dans le désir, c'est à dire aimer.

Il est intéressant de remarquer que dans « la Chute » Dieu est un juge terrifiant à qui il faille rendre des comptes; le texte de la Genèse stipulant que sous cette crainte, il faille même cacher sa nudité. C'est à dire de mon point de vue, abolir le désir ; soit l'attitude platonique par essence où, comme dans l'expérience de S. Milgram, les « maîtres » sont invités (par leur inconscient) à éteindre en eux-mêmes tout appétit sensuel en direction de leur « élève ». Cette rétention affective, étant symétrique de leur culpabilité qui n'étant pas mentalisée, se trouve projetée en dehors d'eux-mêmes (c'est à dire expulsée) dans un mouvement défensif du moi, sur cette cible qui en sera investie. Ce mouvement psychique de rétention/expulsion traduisant le clivage de leur moi.

Car lâcher prise n'est possible que lorsqu'on peut entendre ses manques; et parce cette perception fait mal, elle force l'inconscient à se remodeler via la symbolisation, comme dans l'assemblage des rêves. Elle s'appuie sur un langage qui peut prendre différentes formes, un moyen de communication construit sur des signifiés (une sémantique), pour Fr. Dolto elle se fonde sur une solitude créatrice. « *La solitude dit-elle, souffrance née des séparations inévitables qui font de l'individu par son corps, dans l'espace et dans le temps - « ses limites tactiles » - ,une créature unique est aussi le sentiment qui permet aux individus humains d'établir par le langage des liens subtils par delà l'espace et le temps. La fonction symbolique de l'être humain y puise l'aiguillon de son inventivité créatrice, tout de besoins et de désirs en liens de langage dont la communication se transmet au delà de leurs limites sensorielles.* » <12> (p. 53)

¹⁹ Luc 15, 11-32

H. Conclusion

Alors qu'il examine « son patient », le médecin ignore le plus souvent que sur la scène qui émerge à sa conscience se projette, comme sur un écran, l'ombre portée de ses objets internes. Ce peut être dans une démarche inconsciente d'ouverture à l'inconnu d'une rencontre, celle de la confiance, mais ce peut être aussi, celle de la méfiance en écho à un clivage inconscient du moi replié sur lui-même; C.G. Jung pour l'évoquer parle d'une frontière hérissée de miradors! Lorsque le médecin a apprivoisé ces phénomènes psychiques inhérents à toute relation, il peut devenir un accompagnant thérapeutique. Alors par la dynamique de la créativité de son vrai moi, le self de D. Winnicott, il peut inviter son patient à s'engager sur la passerelle qui réunit sa volonté de maîtrise à celle du désir, en passant de la peur à la confiance, pour déboucher sur le lâcher-prise de lui-même. Ce cheminement construit dans l'authenticité partagée c'est celui de l'écoute sensible, une médiation transgressive, en apparence complètement immorale, s'articulant sur la capacité à élaborer ses manques. Cette potentialité fragile repose sur la qualité de correspondance entre les perceptions du réel d'avec les objets internes dont chacun est porteur suite à son histoire de vie. Il faut que cet espace soit un lieu de créativité en permanent remodelage, afin que le patient accompagné puisse se sentir invité à remodeler le sien. Telle est la condition d'une vie qui ne soit pas seulement celle d'une machine (un assemblage de cellules) mais d'un être humain; car *«la satisfaction des désirs n'a jamais libéré personne, c'est l'élaboration du manque qui libère.»* <23>

Il en découle que la qualité de l'interaction du médecin avec son malade dépendra de la qualité de sa relation avec lui-même; le « Connais-toi, toi-même » de Socrate, plutôt que le maniement des idées parfaitement pures de Platon! Mais c'est une démarche potentiellement dangereuse pour ses étayages, et la prière, une écoute amplifiée de l'éprouvé en soi-même, son chemin le plus naturel. En effet ces élaborations un peu douloureuses de ses manques, comme pour les sujets de l'expérience de Milgram, permettent d'apprendre à vivre avec le seul compagnon dont on est sûr de partager l'existence: soi-même. Mais elles refondent aussi profondément l'identité de soignant dans le sens d'une sollicitude pour son patient, un accomplissement du sentiment inconscient de réparation, fruit de la réussite de l'ambivalence avec l'autre.

Car l'être humain n'est pas un être solitaire, mais c'est dans l'interaction avec les autres qu'il se développe, se construit et se définit. Le paradoxe, qui n'est qu'apparent, est que la réalisation de l'autonomie subjective se fasse grâce à l'altérité. L'acquisition de la maturité psychique signifiant la capacité de devenir indépendant des influences extérieures pour élaborer une symbolisation personnelle, fruit d'une élaboration authentique, par une fonction de la subjectivité vécue à travers la liberté expérientielle de la rencontre. En médecine elle débouche sur la capacité à accepter l'échec apparent - mais sur quelles bases en juger? - de sa médiation thérapeutique, mais c'est toute la différence avec une médecine de la seule raison, qui ne le peut guère, appuyée sur une non-élaboration de sa fragilité lorsqu'on est soignant, toute la différence entre obéissance aveugle et obéissance éclairante, entre attitude morale et attitude éthique.

– Appendice –

Ce mémoire est le fruit d'une élaboration sur le thème du « lâcher-prise » dans le cadre de la préparation du Diplôme inter-Universitaire de Soins palliatifs et d'Accompagnement de la Faculté de Médecine de Grenoble en 2008-2009. Travail qui m'a valu beaucoup de sarcasmes pour finalement être rejeté par le jury le jour de sa soutenance, alors que son élaboration progressive avait été validée par le comité pédagogique tout au long de sa rédaction. Ce jour-là, comme cela fut souvent le cas tout au long de sa rédaction, on m'a encore conseillé d'aller consulter un psychiatre, en voyant en moi, un candidat manifestement au "bout du rouleau"! Il faut dire que pour faire un mémoire ayant pour thème ce que la prière peut développer en soi de capacité à l'écoute lorsqu'on est confronté à des situations d'échec est singulier, je le reconnais, mais exercer la médecine de la personne, l'est aussi sans doute ? En tout cas « prier » est une action humaine complètement naturelle, c'est pourquoi le « poser sur la table » comme un outil de soin, fut de ma part une provocation qui m'a semblé intéressante.

A cette époque je traversais une période d'épuisement professionnel dont je comprenais mal les ressorts, alors qu'avec le recul je réalise maintenant que ce n'était que (comme dans l'expérience de Milgram), la conséquence de recevoir symboliquement des décharges électriques par les disciples de la machine à broyer du système de soin (articulé sur des valeurs de maîtrise), alors qu'on est habité par une parole différente, orientée elle, vers « le prendre soin » et non le contrôle. Il y a alors en soi, collision entre deux trajectoires opposées, posant la question de la fidélité à soi-même, ce que tout homme traverse naturellement au milieu de sa vie.

Ce travail présenté cependant à plusieurs gériatres, ou personnes travaillant dans le secteur du grand-âge, a tout de même trouvé secondairement son « public », puisque plusieurs m'ont fait remarquer sa pertinence. Je serais donc ravi qu'il soit plus connu et diffusé librement. car je crois qu'il peut constituer un apport de grande utilité à tous ceux qui travaillent dans le secteur de la « parole pour soulager » ? Il me semble que s'ouvre, dans ce texte, une « nouvelle voie » qui valide d'un point de vue clinique la démarche innée de beaucoup d'écouterants, qui font de l'écoute sensible sans forcément le savoir. Démarche validée par des concepts psychologiques intangibles issus de "maîtres" incontestables en la matière, qui invalide par contraste la tendance volontiers clivante (depuis les années 60) qui stipule que tout ce qui est "compliqué" dans l'humain souffrant, doit seulement être confié à des "psys" sous prétexte de risque d'amateurisme.

Je voudrais souligner que je suis très reconnaissant au Dr Guillemette Laval, responsable de l'enseignement de soins palliatifs à Grenoble, de m'avoir permis de conduire ce travail, alors que tout au long de sa maturation, j'ai subi de nombreuses critiques qu'il lui a fallu contenir. Et finalement, selon ce que j'ai compris, ce n'est pas elle qui l'a récusé, mais le professeur de cancérologie qui chapeautait le DIU au niveau de la faculté. C'est elle qui m'a dirigée avec tact vers Mme Myslinski professeure de psychologie clinique à la faculté de sciences humaines à Grenoble. Personne qui m'a beaucoup aidée à articuler mes idées, alors que j'en suis le seul auteur (et non elle), ayant amené tous les éléments de façon personnelle. Cette femme d'expérience n'a elle, pas ri, ce qui m'a beaucoup aidé, mais elle a entendu dès le départ ce que ce sujet avait d'intelligent et de cohérent avec le monde de la santé.

Grenoble le 28 Décembre 2012

Dr Olivier Delorme

docteur.delorme@gmail.com



I Annexes

i Les stades infantiles de développement de l'enfant (selon Freud et Erikson)

STADE ORAL (0 - environ 1 an) stade sensoriel cutané, en 2 phases :

- > 0-6 mois : stade oral passif : mode in-corporatif (succion), aucun effort à faire ; il n'y a pas de »MOI«. L'enveloppe entre le dedans et le dehors n'est pas constituée
- > 6-12 mois stade sadique oral : les dents arrivent: passage à l'acte de mordre, « ce que j'incorpore, je dois le transformer » ; à ce stade s'installe la différence entre dedans et dehors, que se développe ou non la confiance de base.

STADE ANAL (environ de 1 à 3 ans) : stade de la maturation musculaire; contrôle des sphincters et de l'intestin; mode dit rétentif-éliminatif: l'enfant apprend à retenir et à laisser-aller. C'est à ce stade que se développe la volonté et l'autonomie: en cas de blocage, ce sont la honte et le doute qui s'installent.

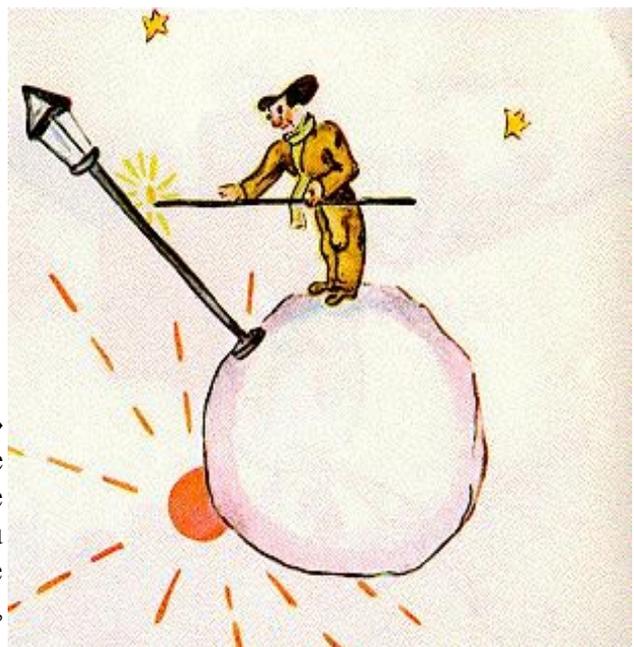
STADE SADIQUE-ANAL (de 3 ans à 6 ans) : nommé stade phallique par Freud, stade ambulateur; mode intrusif, locomoteur, phallique; l'enfant prend des initiatives. C'est aussi le temps du complexe d'œdipe pour Freud : temps de passage de la fusion à la triangulation ; rôle du tiers qui pose l'interdit. A ce stade, l'enfant acquiert l'esprit de résolution; en cas de difficultés, se développe la culpabilité et la crainte.

STADE DE LATENCE (de 6 ans à la puberté) : il y a mise en suspens de conflits et des problématiques précédents ; l'enfant idéalise ses parents, les pulsions semblent apaisées : c'est le temps de la sublimation; l'enfant apprend à produire des choses; il acquiert la compétence, sinon se développe un sentiment d'infériorité.

ii La consultation de Monsieur S

« La cinquième planète était très curieuse. C'était la plus petite de toutes. Il y avait là juste assez de place pour loger un réverbère et un allumeur de réverbères. Le petit prince ne parvenait pas à s'expliquer à quoi pouvaient servir, quelque part dans le ciel, sur une planète sans maison, ni population, un réverbère et un allumeur de réverbères ». (« Le Petit Prince » d'Antoine de Saint-Exupéry).

Beaucoup de médecins « experts en cadrans » pourraient être comparés à des allumeurs de réverbères, l'intelligence clivée au lieu d'être capable de « vibrer » dans le désir. Clivage où l'alternance « jour/nuit » se fait en écho à celle de leur faille en opposant les contraires « bien/mal », « vie/mort»... etc.



Cher Ami,

Je vois Monsieur S. Francesco, 81 ans, à la demande de la neurologue pour éliminer une contre indication aux inhibiteurs de l' Acetilcholinestérase...

En réalisé, je suis confronté à un patient très handicapé par ses impressionnantes dyskinésies faciales qui se sont aggravées ces derniers mois sur terrain psychotique très ancien semble t-il.

On est surtout frappé par la notion d'une dyspnée d'effort d'installation progressive et devenant très limitante actuellement, et surtout par l'existence d'un souffle piaulant de rétrécissement aortique assez assourdi et lointain mais avec totale abolition de B2, le tout suggérant un rétrécissement aortique serré, éventuellement en bas débit, ceci sur fond de rythme SINUSAL à 78/mn.

Le tracé retrouve une hypertrophie ventriculaire gauche et un bloc de branche gauche complet mais il n'a pas de signe congestif évident cliniquement.

L'ECHOGRAPHIE CARDIAQUE retrouve non seulement un rétrécissement aortique tout à fait serré à 0.68 cm² environ, mais a un gradient moyen peu élevé à 21 mm Hg et surtout une fraction d'éjection nettement diminuée à près de 40 % avec une hypertrophie ventriculaire gauche significative mais non sévère.

Les pressions de remplissage sont indiscutablement et probablement modérément élevées avec E/E' à 15, durée de l'onde A pulmonaire égale à l'onde A mitrale et E/Vp à 2.2. Il n'y a pas cependant d'HTAP semble t-il, la mitrale est correcte.

AU TOTAL :

Nous sommes donc bel et bien confrontés à un rétrécissement aortique serré en bas débit, c'est à dire à une valvulopathie qui a déjà dépassé largement le stade chirurgical, au point où le VG a déjà commencé à « lâcher »... A ce stade, je pense que le traitement par IACE n'est pas la priorité et compte tenu des troubles conductifs intra-ventriculaires, même sans bradycardie ni BAV, nous l'éviterons pour l'instant, mais là n'est pas le problème. Toute la discussion porte, après un cathétérisme et une coronarographie qui me semblent indispensables chez lui, de poser sérieusement la discussion chirurgicale en s'aidant éventuellement d'un ECHO sous DOBUTAMINE à visée pronostique puisque la mortalité opératoire est de près de 30 % sur ce terrain, mais elle est plus favorable en cas de réserve cardiaque mise en évidence par cet examen. Il reste une autre solution, un peu plus expérimentale, et qui consiste au remplacement valvulaire aortique percutané qui est une bioprothèse montée sur un Stent géant, plusieurs équipes ont déjà démarré cette technique, technique pas encore débutée, je crois sur Grenoble, mais nous devons discuter de tout cela avec le cathétérisme cardiaque.

Bien Amicalement.

Dr

Consultations sur RDV de 9h à 12h et 14h à 19h.

* 6% . (Basé le cap opératoire de la mortalité et la récupération VG est comparable dans 2 groupes)
 - Urgences : Appeler le Cabinet (info sur répondeur)

Le médecin ayant oublié d'apposer sa signature manuscrite en bas de son compte rendu. S'agit-il d'un « acte manqué » ? Sans doute ?

iii La névrotisation de l'homme par la déesse « Raison », selon C.G. Jung

Dans notre monde actuel, la conscience se sent perdue, désorientée. Cela provient en premier lieu de ce que l'homme a perdu le contact avec ses instincts, phénomène qui est du au développement de l'esprit humain au cours des derniers âges de l'ère que nous vivons. Plus l'homme s'est emparé de la nature et plus l'admiration qu'il ressentait, pour son propre savoir et pouvoir, lui est montée à la tête, et plus s'est approfondi son mépris pour tout ce qui n'était que naturel et occasionnel, c'est à dire pour les données irrationnelles de la vie, dans les quelles il faut inclure la psyché autonome, objective, qui est précisément tout ce qui est en marge du conscient. <7> (p.81)

Chaque fois qu'une fonction instinctuelle de l'homme se perd, c'est à dire se trouve exclue de son exercice conscient et volontaire, un trouble général prend naissance. C'est pourquoi il est tout à

fait naturel que le triomphe de la déesse Raison ait institué une névrotisation générale de l'homme moderne, c'est à dire une dissociation de la personnalité en tout point analogue à la dissociation actuelle du monde. Le rideau de fer hérissé de mitrailleuses et de fils barbelés, parcourt l'âme de l'homme moderne, que celui-ci habite en deçà ou au-delà. De même que le névrosé classique est inconscient de l'autre moitié de lui-même, de son « ombre », de même l'individu normal voit son ombre, à l'instar du névrosé, incarnée dans son prochain, ou l'a projette sur l'être humain qui se trouve de l'autre côté du ravin. C'est même devenu une tâche politique et sociale que de décréter que le capitalisme des uns, et le communisme des autres sont devenus réciproquement une incarnation du diable, ce qui a l'avantage d'offrir au regard un objet fascinant et de le détourner de l'intimité de l'être individuel. <7> (p. 64) [texte écrit en 1956]

Il appartient à la nature des organismes politiques de toujours voir le mal chez les autres, de même que l'individu n'arrive pas à se dépêtrer de la tendance quasiment inexpugnable à tenter de se débarrasser de tout ce qu'il ignore ou veut ignorer de lui-même en l'attribuant à l'autre. Rien n'a une action aussi dissolvante et aliénante au sein de la société que précisément cette sorte de commodité morale, d'irresponsabilité. <7> (p. 96)

Le mal qui se manifeste dans l'homme, qui se réalise par lui, et qui indubitablement l'habite, atteint des dimensions on ne saurait plus grandes, en face des quelles on a presque l'impression d'un euphémisme lorsque l'Église parle du péché originel que l'on fait remonter à l'incartade relativement innocente d'Adam. Cette tare de l'homme, sa tendance au mal est infiniment plus lourde qu'il n'y paraît et c'est bien à tort qu'elle est sous estimée. Comme on se complaît généralement à l'opinion que l'homme est ce que son conscient sait de lui-même, on se prend pour inoffensif, ajoutant à la méchanceté une stupidité qui lui correspond. Certes, les hommes ne nient pas et ne peuvent nier qu'il s'est passé des choses épouvantables et qu'il s'en passe encore. Mais, à les entendre, ce sont toujours les autres qui en sont les auteurs. Et dans la mesure ou de telles atrocités appartiennent au passé plus ou moins proche ou plus ou moins lointain, elles sont englouties rapidement et avec soulagement dans la mer de l'oubli. <7> (p. 90)

Connaître et accepter son « ombre » achemine vers cette modestie qui est nécessaire à la reconnaissance de ses imperfections, mais précisément c'est cela, l'acceptation consciente de ses petites choses et la prise en considération de ses mesquineries personnelles et de ses imperfections, qui est l'attitude la plus nécessaire, chaque fois qu'il s'agit d'établir une relation humaine. Car la relation humaine ne repose pas sur la perfection et la différenciation qui mettent en relief les différences et les oppositions; elle repose bien plus sur ce qui dans l'être est imparfait, faible, ce qui a besoin de secours et de soutien, sur tous ces éléments qui sont le fondement et le motif de la dépendance. Ce qui est parfait n'a que faire de l'autre alors que ce qui est faible cherche un adossement et, par conséquent, n'oppose rien au partenaire qui le coince dans une position subordonnée ou qui l'humilie par une supériorité morale. Cette dernière éventualité ne se produit que trop facilement lorsque des idéaux altiers jouent un rôle de premier plan. <7> (p. 97-98)

iv « Grises sont les sociétés qui confondent sagesse et vertu » selon Fr. Dolto

Grises sont les sociétés qui confondent sagesse et vertu avec une demi-somnolence où c'est péché que prier, péché que désirer de réveiller l'homme, et où pour éviter ce réveil, tout est fait pour le préserver de souffrir de la solitude où pourrait se ressourcer son désir; mais tout est fait aussi pour qu'il ne puisse trouver ni rencontre ni communication, collectivement embrigadé dans l'abrutissement turpide du travail alimentaire et de slogans bruyants remplaçant la pensée, de

rythmes imposés à son agir totalement aliéné au service d'une collectivité aussi aveugle et somnolente que lui et qui est devenue son abri mortifère physiquement sécurisant.

Malheur aux marginaux qui, au risque de se tromper, veulent garder autonomie et personnelle responsabilité d'agir en réfléchissant, en aimant et en travaillant, pour un but que la masse méprise.

Ceux qui détiennent le pouvoir sur cette masse et pour laquelle ils prennent valeur de père archaïque tout sachant, lancent l'anathème sur ces marginaux, dont le désir solitairement assumé honore l'humanité plus que ne le fait chacun des moutons du troupeau, freinant les jeunes qu'ils risqueraient d'entraîner à leur suite par des discours séducteurs ou des menées punitives, leur faisant miroiter valeur de vertu à l'instinct grégaire qui leurre l'être humain de sécurité animale. Car l'homme, depuis le jour de sa naissance et ses cris d'allégeance au monde, dans un corps pour la première fois seul et démuné, a reçu d'un autre corps, pour son corps réconforté, preuve d'existence.

Mais c'est la réponse à ses appels, son appel à cette présence, à nulle autre pareille, sa mère qui, avec celui-là l'aime, parce qu'il est lui, ce qui fait de lui un être à nul autre confondable, comme eux pour lui, devenu qu'il est par son nom avec tendresse prononcé, sujet de désirs et non plus objet de besoins et de corps à corps anonymes. <12> (p. 40-41)



Table des matières

A Introduction.....	1
B La dérive de la médecine occidentale.....	2
i La médecine platonique.....	2
ii Contrôler la peur de se tromper.....	3
iii Quelle place à la parole échangée?.....	4
C Les caractéristiques d'un médecin thérapeutique.....	5
i Le vrai self.....	5
ii Parallélisme du « faux self » avec l'allégorie de la caverne de Platon.....	7
iii Altruisme et culpabilité inconsciente.....	8
D La difficulté de lâcher prise de soi-même.....	9
i L'expérience de S. Milgram.....	9
ii Qui décide ?.....	11
iii La souffrance, aiguillon de la spiritualité.....	12
E Les espaces et objets transitionnels.....	14
i Faux-self et comportement moral.....	14
ii Dynamique du moi et identité.....	15
iii A propos d'un exemple: différentes élaborations du manque.....	16
F Quelle tolérance à l'absence?	19
i La constitution de la personnalité passe par l'acceptation de la séparation	19
ii Élaboration de la culpabilité.....	19
iii Présence de soi à soi-même.....	20
iv Prière et désir.....	21
v Rencontrer Dieu dans le désert.....	22
G Exercer une médecine de la personne.....	23
i Pourquoi il faut « penser l'homme » sous un nouveau jour.....	23
ii Humanité.....	24
iii L'écoute sensible, porte de l'élaboration.....	25
iv Le prix à payer de l'authenticité.....	26
v S'appuyer sur la mère symbolique.....	28
vi Accepter l'échec et la mort.....	29
vii Symbolisation et castration psychique.....	30
H Conclusion.....	31
I Annexes.....	33
i Les stades infantiles de développement de l'enfant (selon Freud et Erikson)	33
ii La consultation de Monsieur S.....	34
iii La névrotisation de l'homme par la déesse « Raison », selon C.G. Jung.....	35
iv « Grises sont les sociétés qui confondent sagesse et vertu » selon Fr. Dolto.....	36

Bibliographie

- 1:** Tanguy Chatel « Prise en compte du spirituel et nouvelles représentations du soin » Med Pal N°3 Juin 2007; 6: 196-200, 13° congrès de la SFAP
- 2:** Dietrich Bonhoeffer « De la vie communautaire » Éditeur : Labor et Fides, Genève (Suisse) Édition : Nouv. éd. ISBN : 978-2-8309-1231-9 paru le : 13 Septembre 2007
- 3:** Damien Mascret, « EBM, What else? » Éditorial Périodique « Le généraliste » avril 2009 n° 2485 21, rue Camille-Desmoulins, 92789 Issy-les-Moulineaux Cedex 9
- 4:** Muriel Derome « Des consultations externes à l'accompagnement des personnes » Le journal des psychologues n°254 Février 2008 p345-48
- 5:** Pierre Jacerme « Introduction à la philosophie occidentale - Héraclite - Parménide - Platon - Descartes » 126p. Editeur : Pocket Collection : Agora Parution : 06/03/2008
- 6:** Marc Foglia « Confessions de saint Augustin avec le texte intégral du chapitre X » 128p. Édition 2000 Collection : La Philothèque ISBN 978 2 8429 1589 6
- 7:** C.G Jung « Présent et Avenir » Le livre de Poche 126 p. Traduit de l'allemand par Roland Cahen Édition Buchet/Chastel pour la traduction française 3°édition 2008
- 8:** Jean Bergeret « Psychologie Pathologique - Théorie et clinique » 370 p. Édition Masson Elsevier Collection Abrégés - 10° édition 2008
- 9:** Alain Cornely « Une écoute vraie berceau du sentiment d'exister » Editeur : Le Souffle D'or Collection : Chrysalide Parution: 13/04/2004
- 10:** Michel Geoffroy « Un bon médecin - Pour une éthique des soins » 216p. Editeur : Table Ronde (La) Collection : Contretemps Paru le : 05/04/2007 ISBN : 978-2-7103-2911-4
- 11:** Prigent Yves, « L'expérience dépressive - la parole d'un psychiatre » Édition Desclée de Brouwer paru en 12/05, Paris
- 12:** Françoise Dolto « Parler de la solitude » Coll. Le petit Mercure Édition Mercure de France 2005 113 p. Textes choisis et présentés par Elisabeth Kouki
- 13:** Carl-Gustav Jung « L'âme et la vie » 415p. Editeur : LGF/Livre de Poche Collection : références Paru le : 21/07/1999 ISBN : 2-253-06434-3
- 14:** Donald-W Winnicott , « La mère suffisamment bonne » 122p. Editeur : Payot Collection : Petite Bibliothèque Payot Paru le : 13/09/2006 ISBN : 2-228-90116-4
- 15:** Albert Camus « La chute » 153p. Editeur : Gallimard (Éditions) Collection : Folio Paru le : 13/06/2007 ISBN : 978-2-07-036010-9
- 16:** André Comte-Sponville « Le capitalisme est-il moral ? » 251 p. Editeur : LGF/Livre de Poche Collection : Le Livre de Poche 2006 2004 ISBN : 2-253-11722-6
- 17:** Donald-W Winnicott , « Agressivité, culpabilité et réparation » 144p. Editeur : Payot Collection : Petite Bibliothèque Payot Paru le : 17/03/2004 ISBN : 2-228-89842-2

- 18:** Donald-W Winnicott , «Conversations ordinaires »398p. Editeur : Gallimard (Éditions) Collection : Folio essais Paru le : 11/03/2004 ISBN : 2-07-031448-0
- 19:** Frédéric Millaud, « Le passage à l'acte » 2° Éd. Masson Elsevier Coll. Abrégés 2008, 229 p.
- 20:** Nicolas Guéguen « Psychologie de la manipulation et de la soumission » 303p. Editeur : Dunod Collection : psycho sup Paru le: 04/11/2004 ISBN : 2-10-048835-X
- 21:** Delphine Martinot « Le soi, les autres et la société » 152 p. Presses universitaires de Grenoble Collection Psycho+, 2008 ISBN 978-27061-14731
- 22:** Donald-W Winnicott , « Jeu et réalité, l'espace potentiel » 275 p.Editeur : Gallimard Publication : 17/1/2002 ISBN : 2070419843
- 23:** Marie-Pierre Ollivier « La maladie grave une épreuve de vie » 232 p. ISBN : 2-7384-6308-8 • février 1998 Édition l'harmattan
- 24:** Hannah Arendt « Responsabilité et jugement » 316p. Jérôme Kohn (Préfacier) , Jean-Luc Fidel (Traducteur) Editeur : Payot Paru le : 16/09/2005ISBN : 2-228-90004-4
- 25:** Donald-W Winnicott Brigitte Bost (Traducteur) « Conversations ordinaires » 398 p. Gallimard (Éditions) Collection: Folio essais Mars 2004 ISBN 2-07-031448-0
- 26:** Gérard Artaud « L'adulte en quête de son identité » Éditions de l'Université d'Ottawa, 1985
- 27:** Françoise Dolto & Gérard Séverin « L'évangile au risque de la psychanalyse » Jean-Pierre Delarge, éditions universitaires Paris 1977
- 28:** Thomas Keating « Prier Dans Le Secret - La Dimension Contemplative De L'évangile » 220 p. Editeur : Pocket Collection : Pocket Parution : 02/12/2004
- 29:** René Barbier « L'approche transversale. L'écoute sensible en sciences humaines » Editeur Economica Date de parution : 21/06/1999 ISBN : 9782717833614
- 30:** Henri-J-M Nouwen « Le retour de l'enfant prodigue » 232 p. Rollande Bastien (Traducteur) Editeur : Albin Michel Spiritualités Collection : espaces libres ISBN : 978-2-226-18289-0
- 31:** Françoise Dolto « La foi au risque de la psychanalyse » Coll. Points (Seuil Ed.)
- 32:** Simone Weil « La pesanteur et la grâce » 211p. Editeur : Pocket Collection : Pocket Agora ISBN : 978-2-266-04596-4
- 33:** Michel Lefeuvre, « Scientifiquement incorrect ou les dérives idéologiques de la science » 154p, Editeur : Salvator, Paris, France ISBN : 978-2-7067-0428-4
- 34:** Albert Jacquard, « Cinq milliard d'hommes dans un vaisseau » 170 p, Editeur : Seuil Collection : Points Virgule Parution : 01/02/1987
- 35:** Maurice Bellet, L'écoute, Desclée De Brouwer , Paris Octobre 1995 ISBN : 978222003076X
- 36:** Andrew Murray. Le voile déchiré ou la vie chrétienne normale (d'après l'Épître aux Hébreux) 1991 Association Emmanuel - 74560 Monnetier-Mornex (Haute Savoie) 6° Édition.

Qui me donnera quelqu'un qui m'écoute ?

Livre de Job, chapitre 32, verset 35

à Madame Michelle Myslinski

Psychologue Clinicienne de l'Université Pierre Mendès France à Grenoble

Sans elle, ce travail n'aurait pas pu voir le jour. Par son action maïeutique elle a grandement aidé à faire mûrir ma réflexion, qu'elle a toujours laissée s'épanouir librement. En plus de son travail elle a acceptée de relire ce texte à plusieurs reprises, d'annoter minutieusement mes intuitions, de redresser mes égarements et de m'encourager. Enfin elle a corrigé les nombreuses fautes d'orthographe qui échappaient à ma vigilance.

Qu'elle trouve ici l'expression de toute ma reconnaissance.